TEXTES IGNATIENS

4ème Série : LE " CHRONICON "

DE J.A. DE POLANCO

III

LES PREMIERS COMPAGNONS

Tableau ni signé, ni daté,
aux Archives Romaines, s.j.

Chacun de ces visages a été reproduit dans
la *Vie de Saint Ignace* d'après Ribadeneyra,
par le Père Charles Clair.

CHRONIQUES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

par le Père Jean-Alphonse de Polanco.

ANNÉE 1548

228. En l'année 1548, l'action de notre Compagnie et son prestige firent des progrès non négligeables. A Rome même, le Gouvernement de la Compagnie réclamait la sollicitude d'Ignace et occupait la plupart du temps ses pensées. Aussi s'arrangeait-il pour que ses fils le remplacent peu à peu dans ses oeuvres d'apostolat auprès de la population. Il se réservait cependant les plus importantes et leur consacrait diligemment son labeur et ses soins. Ainsi ramena-t-il la paix entre des nobles en conflit. Une grave mésintelligence opposait la cité de Tivoli et une ville voisine, nommée Saint Ange. Comme il arrive d'ordinaire, des paroles on en était venu parfois aux armes. Ignace se rendit sur place et prêcha la conciliation aux autorités à Tivoli et dans l'autre ville. Par l'entremise de la Sérénissime Duchesse Marguerite d'Autriche, de Parme et de Plaisance, dont la ville de Saint Ange dépendait, et par celle des magistrats de Tivoli, grâce à sa grande habileté, il fit en sorte que l'objet de la controverse soit remis au jugement du Cardinal de la Cueva et, ayant obtenu aussi les bons offices du Vicaire de Rome, le Révérendissime Philippe Archinto, et d'autres personnages, il obtint que les habitants des deux villes, ayant supprimé les germes de leurs dissensions, se réconcilient. Un ami de la Compagnie, Don Louis de Mendoza, possédait aux abords de Tivoli une église avec une maison et un jardin agréable. Pendant qu' Ignace était occupé à cette affaire de réconciliation, il l'y reçut ainsi qu'un autre prêtre

de la Compagnie (qui y prêcha) et offrit cette propriété à la Compagnie et quoique, peu après, un collège de la Compagnie fût érigé à Tivoli, c'est cette demeure qui fut la première habitation des Nôtres à Tivoli.

Il serait trop long de rapporter ici les oeuvres de charité entreprises dans les divers secteurs auxquels, à Rome, Ignace s'intéressait. Je pense toutefois que je ne dois pas omettre les affaires relevant de l'Office de l'Inquisition qu'il prenait soin de faire traiter, non à Rome, mais en Espagne pour que l'autorité de l'Inquisition ne soit pas affaiblie. Quelques-uns des néophytes agaréniens (1) qui recevaient leur formation à Gandie sous la discipline de la Compagnie étaient tombés dans l'erreur, comme il arrive parfois aux personnes mal instruites. Afin d'éviter de s'adresser aux inquisiteurs pour remédier au mal, on avait eu recours au Siège Apostolique, dont dépendaient ces néophytes. Ignace préféra que l'on confie la chose à l'archevêque de Séville, grand inquisiteur, pour y porter remède ainsi que la charité l'exigeait. Ce qui fut fait.

229. Comme on l'a dit plus haut (§ 211), les Exercices Spirituels avaient été soumis par le Pape Paul III à l'examen du Cardinal de Burgos, inquisiteur, de Philippe Archinto, vicaire du Souverain Pontife, et d'Egide Foscharario, maître du Sacré Palais. Ils rendirent un témoignage fort favorable. A son tour, en cette année 1548, le 31 juillet, par lettre apostolique, le Pape Paul III confirma et recommanda les Exercices Spirituels et exhorta

---

(1) Habitants de l'ancienne Palestine qui prétendaient descendre d'Agar, servante d'Abraham, par Ismaël.

les fidèles à les pratiquer. Ainsi l'autorité du Saint-Siège ferma la bouche de ceux qui s'acharnaient à critiquer les Exercices Spirituels sans les connaître du tout, en sorte qu'à partir de cette date ils n'eurent plus la possibilité de les calomnier.

En plusieurs lieux, et surtout, en cette année, à Salamanque, l'institut de notre Compagnie fut attaqué avec âpreté par des religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs et la patience des Nôtres fut mise à rude épreuve. Le Maître Général de cet Ordre, Frère François Romaeus, par lettres patentes, non seulement exhorta ses religieux à cesser de molester la Compagnie, mais il usa de l'autorité de sa charge pour leur ordonner en vertu du Saint Esprit et de l'obéissance, et sous peine de sanctions à déterminer par lui, de ne plus oser - ce sont ses mots - nuire en aucune façon à la réputation de notre Compagnie dans leurs leçons publiques, dans leurs sermons, dans leurs réunions, et même dans leurs conversations privées. Bien plutôt, qu'ils s'appliquent, comme des compagnons d'armes, à défendre la Compagnie contre ses détracteurs. Cette lettre, François de Mendoza, cardinal et alors évêque de Cauria (1), prit à coeur de la transmettre et, dans sa charité pour la Compagnie et son zèle pour le bien commun, il y joignit une lettre de sa main.

230. A la même époque, le Père Ignace travaillait à la composition des Constitutions et des règles de la Compagnie. Par la prière, la réflexion et en utilisant son expérience, il préparait les éléments de ce qu'il promulgua dans la suite touchant la nature de notre Institut.

---

(1) Cori (ville d'Espagne aujourd'hui, alors ville du Portugal).

231. Au commencement de l'année, le Vice-Roi de Sicile et la ville de Messine, dans des lettres au Souverain Pontife et au Père Ignace, traitèrent avec diligence la question de la création d'un collège à Messine. Projet qui fut réalisé. Ainsi ce genre de collège (1) où les Nôtres acceptaient la mission d'enseigner, commença en ces régions ; car à Goa aux Indes, à Gandie en Espagne, les Nôtres avaient déjà commencé à enseigner. Avant le départ de Rome de ceux qui étaient destinés à commencer ce collège, le Père Ignace posa à tous les membres de la communauté quatre questions et exigea que chacun y répondit. La première demandait si chacun d'eux était prêt à aller ou à ne pas aller en Sicile et s'ils embrasseraient, comme le meilleur, le parti que le Supérieur, qu'ils tenaient pour le représentant du Christ, désignerait. La seconde demandait : êtes-vous prêt, si on vous envoie là-bas, à remplir n'importe quelle besogne extérieure (si vous n'êtes pas lettré) ; à celui qui était lettré : êtes-vous prêt à donner n'importe quelles leçons dans n'importe quelle faculté, si elles vous sont réclamées par l'obéissance, prêt à enseigner la Scolastique, la Sainte Ecriture, la philosophie, les humanités, (les quatre cours devaient être donnés) ? La troisième : si vous êtes envoyé en qualité de scolastique, êtes-vous prêt à vous appliquer à l'étude dans n'importe quelle faculté, selon les prescriptions de l'obéissance ? La quatrième : outre la volonté d'obéir dans les points qui précèdent, estimerez-vous le plus convenable ce que le Supérieur vous aura indiqué, soumettant votre jugement et votre volonté à la sainte o béissance ?

Comme tous avaient bien répondu aux questions, le Père Ignace désigna ceux qui seraient envoyés ;

---

(1) Il s'agit d'un collège-université: cf.Ravier, Ignace de Loyola fonde la Compagnie, p.148 en bas (texte et note).

parmi eux le P. André Frusius (1), français, le P. Pierre Canisius, allemand, le P. Benoît Palmio, italien, le P. Jérôme Nadal, espagnol, le P. Annibal du Coudret, savoyard. Ainsi la charité et l'obéissance unissaient les nations les plus diverses. Ignace voulut que quelques-uns des partants passent un examen devant lui sur la façon d'enseigner. Enfin, il voulut que la communauté du collège soit conduite au Pape Paul III qui la reçut avec bienveillance, donna sa bénédiction aux partants et leur fit une paternelle exhortation à laquelle le Père Canisius répondit par des paroles très religieuses. Après quoi le Pape les congédia.

232. A cette époque, la cité de Pavie écrivit avec insistance au Père Ignace demandant que des membres de la Compagnie lui fussent envoyés pour l'aider dans le domaine spirituel. Mais la pénurie du personnel ne permit pas de satisfaire leur désir. Pour le reste, à Rome, tout se déroulait comme on l'a écrit pour les années précédentes. Je voudrais pourtant signaler un fait. Parmi les Pères qui nous furent envoyés d'Espagne se trouvait Michel de Ochoa, jeune homme d'une pureté d'âme et d'une probité peu ordinaires, qui manifesta à plusieurs reprises qu'il avait reçu le don de guérir les santés, encore qu'il ne voulût pas en convenir. Je souffrais d'une fièvre quotidienne très pénible à supporter. Et comme il m'avait donné quelque soin, il me raconta comment, en récitant certaines prières, il avait guéri plusieurs personnes à Barcelone et ailleurs. Je l'interrogeai sur les mots qu'il employait dans l'espoir de rendre la santé, et avec quelle intention. Comme les mots n'avaient rien que de bon et qu'il n'attendait que de Dieu la santé si celle-ci était

---

(1) André de Freux.

utile à son service, j'ai cru comprendre qu'il avait reçu le don de guérir la santé. Et comme je lui avais demandé s'il voulait me guérir, il accepta volontiers. Je ne voulus pas cependant recourir à lui sans consulter le Père Ignace. Je lui demandai de me dire s'il voulait bien que j'aie recours à Michel. Comme Ignace (qui avait peu de monde à Rome en ce temps-là pour l'aider) m'avait dit que cela lui serait agréable, je n'eus cependant pas recours à Michel ce jour-là, car ma fièvre m'avait quitté depuis dix jours déjà, fièvre qui durait d'ordinaire pendant 18 heures. Mais, le jour suivant, elle me prit de nouveau de façon très violente, plus même que d'ordinaire. Je fis appeler Michel; et me sentant envahi d'une sorte de confiance que, si c'était à la gloire de Dieu, je serais aidé par le don de la santé, je lui dis : "Use, Frère Michel, de ce don que Dieu t'a donné gratuitement car j'espère que, par ton action, sa bonté, si elle le juge opportun, me guérira. Alors Michel, selon sa manière h abituelle écrivit les paroles sacrées, en disant trois Pater et trois Ave devant le Saint-Sacrement et il me les passa au cou car je lui avais permis d'agir selon sa coutume. Aussitôt je me sentis rafraîchi de la tête aux pieds et je fus délivré de cette fièvre très brûlante. Je fus persuadé néanmoins, après que la chose fut faite, que Michel aurait pu exercer son don de guérir sans ces mots écrits et sans sa manière de les plier et de les pendre au cou, par une bénédiction ou une imposition des mains ; ainsi à Tivoli cette même année (où il commença à enseigner); et en Espagne également, il fit l'expérience et par la seule imposition des mains ou une bénédiction, il guérit de graves maux plusieurs personnes.

233. Au commencement de l'année, le Père Jacques Laynez s'était rendu à Sienne ; en l'absence de l'Archevêque, bien accueilli par son Vicaire, il

avait d'abord prêché dans l'église dédiée à la Bienheureuse Vierge, ensuite à la cathédrale; quoique en ce mois (janvier), un froid très vif sévit à Sienne, le nombre de ses auditeurs fut très considérable et la consolation et l'édification de la cité ne furent pas moindres. Aux jours fériés, il prêchait dans quelque monastère ou hôpital; le dimanche seulement et les jours de fêtes il continuait sa prédication à la cathédrale. Quoique ce temps qui précède le carême (qu'on appelle carnis privium) ne semble guère propice aux exercices spirituels, le Vicaire affirmait que, même pendant le Carême, jamais on n'avait vu un auditoire si nombreux entendre la parole de Dieu avec tant d'avidité et une si grande attention, et, à ce qu'il semblait, en être ému. Un des monastères où il prêcha aussi alors, et qui jusque là se refusait à la vie commune, fit venir le Vicaire et lui promit qu'à l'avenir on était décidé à observer le voeu de pauvreté. Après avoir entendu les confessions de quelques fidèles, Laynez partit pour Florence car il devait commencer à y prêcher à partir de la Septuagésime. Suivant la promesse faite l'année précédente, il devait prêcher à la cathédrale et le P. Jérôme Otello dans l'église de sainte Félicité. Pendant tout le carême, ils remplirent ce ministère et quoique le Père Jérôme prêchât dans un endroit éloigné de la ville, de nombreux auditeurs suivaient ses sermons et il travailla aussi à la même époque avec grand fruit dans les monastères de religieuses. Tant de gens entendirent le P. Laynez qu'aux jours de fête on comptait à ses sermons de huit à neuf mille auditeurs. En grand silence et avec plaisir ils l'écoutaient.

C'est la louable coutume en cette ville que le jour où l'on prêche sur l'évangile de la pécheresse qui s'approcha du Christ dans la maison du pharisien,

on amène à la cathédrale les prostituées pour que si Dieu touchait le coeur de quelques-unes, elles se détournent de leur vie honteuse. Mais, ce jour-là, ce ne fut pas seulement la foule des femmes de mauvaise vie mais aussi la foule des citoyens qui afflua à la cathédrale. Sept ou huit femmes pécheresses vinrent à résipiscence, furent reçues dans la maison d'honnêtes personnes afin de recommencer une vie honnête.

Les chanoines et d'autres citoyens exprimèrent leur désir de voir ériger un collège et promirent de faire don à cet effet d'une grande partie de leurs revenus. La Duchesse s'engagea à aider à la fondation d'un collège à Pise, ne fût-ce que pour empêcher que Laynez ne s'en éloignât. Le jour des Rameaux, à la demande du Commandant de la Citadelle, il prêcha en espagnol devant la garnison, à la grande joie de ses auditeurs. Il reçut des lettres de la Duchesse l'appelant à Pise tant pour l'entendre prêcher que pour qu'il se mît à la disposition de sa famille pour les confessions, et aussi pour l'entretenir de sujets spirituels. Ainsi donc, se faisant remplacer, pendant son absence, par le P. Jérôme, pour les sermons à la cathédrale, il se rendit à Pise. Là, par sa prédication, ses entretiens familiers, en entendant les confessions des principaux personnages de la cour parmi lesquels la fille de la Duchesse, ses fils encore enfants, le Duc, il commença à tourner les coeurs vers la piété. S'arrachant à eux, il retourna à Florence car la Duchesse voulut bien, en considération du bien commun, se priver de la consolation qu'il lui procurait. C'est ainsi que Laynez cessa de prêcher à Pise et reprit à Florence son apostolat interrompu. Quoique le Père Jérôme remplît son office à merveille, on ne put satisfaire autrement le grand désir qu'on avait du P. Laynez.

L'exemple et la prédication des deux Pères produisirent des fruits abondants à Florence. Beaucoup s'engagèrent à amender leur façon de vivre. Non seulement les citoyens, mais aussi les militaires et les commerçants qui l'avaient écouté avec grande consolation spirituelle, qui même s'étaient confessés à lui et qui l'entouraient de la plus vive affection, le virent partir à grand regret. Parmi les chanoines, plusieurs, à ce qu'on disait, regrettaient que leur grand âge les empêchât d'abandonner leurs biens et de suivre les Pères dans la Compagnie. Quelques Florentins, encore tout jeunes, s'offrirent à la Compagnie et n'y furent pas admis. Comme le Père Ignace lui avait enjoint de se rendre à Venise afin de prendre possession du Priorat joint aux collèges de Venise et de Padoue (on craignait de rencontrer pas mal de difficulté en cette affaire), Laynez, ayant quitté Florence, s'y rendit. Le Duc Cosme avait promis un terrain et de l'argent pour subvenir aux besoins de quelques-uns de nos scolastiques à Pise. Cependant, soit à cause du départ du P. Laynez, soit parce que l'affaire ne paraissait pas urgente au Père Ignace, elle ne fut pas conclue.

Le 18 avril, Laynez, ayant reçu pour compagnon le P. Claude Jaÿ, arrivait à Venise. Le Prieur de la Sainte Trinité était animé d'une affection paternelle pour la Compagnie, mais il doutait qu'on puisse obtenir du Sénat l'attribution du priorat si on n'y ét ait pas aidé. Laynez et Jaÿ partirent pour Padoue et, le jour de la saint Marc, ils prirent publiquement possession spirituelle du Priorat. Revenus ensuite à Venise, tandis qu'on traitait l'affaire, ils prêchèrent la parole de Dieu, selon la coutume de la Compagnie. Cependant, le P. Claude, ayant trop prolongé son séjour à Venise, dut retourner à Ferrare. L'affaire fut introduite au Sénat

par quelques nobles, amis de la Compagnie, et appuyée par des lettres apostoliques et recommandée par des sénateurs qui, bien plus, félicitèrent le Prieur d'avoir fait une chose si pieuse et si utile au bien commun.

Mais il fallait que la question fût traitée au grand conseil qu'on nomme "rogatoire". Surgirent alors des difficultés, suscitées, croit-on, par des parents du Prieur : ce qui obligea à remettre l'affaire. L'obstacle venait, entre autres, de ce qu'une loi du Sénat interdisait l'introduction à Venise de nouvelles oeuvres pies.

Au sujet de cette affaire deux points sont à noter. Le premier, c'est que le Père Ignace, avec toute la diligence possible, s'appliqua à persuader le Prieur de ne pas céder aux inclinations de la chair et du sang et s'efforça d'obtenir des lettres des principaux cardinaux et des légats des princes et même du Souverain Pontife. Quant au P. Laynez, d'avril à octobre, il mit tout en oeuvre pour vaincre les difficultés rencontrées, et reçut l'aide du P. Salmeron qui toutefois ne resta pas toujours à Venise pendant cette période. Le second point à noter, c'est que la Divine Bonté assura un très heureux succès à toute l'affaire par d'autres moyens. Pour divers motifs les sénateurs auxquels on avait écrit n'assistèrent point à la séance où l'on traita de l'affaire. Ceux qui l'examinèrent étaient espagnols et peu au courant des choses de la République. Ils étaient mal préparés à examiner la question. Plusieurs nobles qui avaient promis leur appui dans leurs rencontres avec les PP. Laynez et Salmeron étaient absents de la ville ce jour-là. Quand on vint à l'examen de la question, trois sénateurs de grande autorité se déclarèrent opposés au projet. Et cependant, quand on en vint au vote (en l'absence du Duc qui y était peu

favorable), cent quarante trois suffrages furent en faveur de la Compagnie et deux seulement contre, alors que, dans l'assemblée, beaucoup étaient unis par le sang ou l'alliance à un certain sénateur qui empêchait la conclusion de l'affaire. En général, dans leurs propos, les sénateurs recommandaient cette oeuvre pie. Il y en eut même un qui déclara qu'aucune autre oeuvre meilleure ne serait décidée cette année-là par la ville. Le secrétaire et l'avocat de cette séance qui voient souvent traiter de telles affaires devant le sénat déclarèrent que c'était un véritable miracle qu'un suffrage si unanime ait été obtenu. D'ordinaire les votes sont beaucoup plus partagés. Le secrétaire, un certain Ritius, et l'avocat avouaient que le sénateur qui empêchait la conclusion de l'affaire et auquel ils étaient apparentés leur avait dit très sérieusement qu'il remporterait le succès qu'il souhaitait en cette affaire. Néanmoins, quoiqu'ils vissent bien qu'en agissant ainsi ils risquaient de quelque manière de s'attirer l'inimitié de ce parent, ils se montrèrent tout à fait favorables à la Compagnie. Et le secrétaire disait aux Nôtres : "Vous ne m'êtes unis ni par le sang, ni par l'amitié, ni par quelque autre lien humain. Par là je vois que c'est Dieu qui me portait à vous être favorable et je préfère sacrifier toutes choses à la justice et à la piété". Le même secrétaire, ainsi que l'avocat, allèrent trouver le Prieur à la fois pour le féliciter et pour le mettre au courant au sujet du terrain à acquérir à Venise pour y ériger le collège ; ils promirent aussi leurs bons offices pour obtenir les lettres ducales de prise de possession et même l'argent nécessaire. Ayant donc reçu les lettres du Sénat à l'heure du dîner, le jour même, le P. Alphonse Salmeron se rendit à Padoue et, le jour suivant, ayant pris possession officiellement de la propriété, il revint à Venise. La Providence du Seigneur se servit de deux moyens qu'il

ne faut pas passer sous silence. Le premier : le Sénat envoya des lettres au collège des magistrats qui gouvernent Padoue et qu'on nomme Potestas leur demandant de lui exposer comment se comportaient nos confrères de Padoue. Les magistrats de Padoue envoyèrent à la République de Venise un témoignage qu'on aurait pu difficilement souhaiter meilleur. Le second : ce que les PP. Laynez et Salmeron avaient dit sur la nature de notre Institut au collège des Sénateurs fut mis par écrit à la demande du légat selon l'avis du premier conseil, afin d'être lu à la réunion plénière. Un autre fait ne concilia pas peu la bienveillance des sénateurs. Les dimanches et jours de fête, le Père Laynez instruisait le peuple par des leçons d'Ecriture Sainte. Comme à l'office du soir les sénateurs étaient souvent pris par leurs réunions, ils demandèrent qu'on fit ces leçons plus tard dans la soirée. On le leur accorda. Dès lors beaucoup de vénérables sénateurs commencèrent à éprouver une paternelle affection pour la Compagnie. L'affaire ayant été conclue, des lettres du Souverain Pontife parvinrent à Venise et furent lues publiquement au Sénat. Elles avivèrent la joie des Sénateurs de l'heureuse conclusion de l'affaire et ils promirent très volontiers de l'appuyer.

235. Louis Lipomani, évêque de Vérone, avait demandé au P. Ignace de lui envoyer le P. Salmeron. Aussi dès que l'affaire de Venise fut conclue, le P. Salmeron partit chez lui. Mais le cardinal Farnèse avait aussi demandé qu'on envoie le P. Jacques Laynez à son église de Monte Regale pour y améliorer la vie spirituelle. Aussi au mois d'octobre fut-il rappelé de Venise. Au sujet de l'affaire du collège de Padoue, j'ajouterai encore ceci. Ignace craignait que les parents du Prieur ne soient mal disposés pour le collège. Aussi, pensant que cela serait agréable au Prieur si l'on réservait une pension annuelle pour son frère sur les

biens du priorat, il lui offrit libéralement un revenu annuel de 400 pièces d'or. Cependant le Prieur qui avait offert au Seigneur tout le priorat, touché de la reconnaissance et de la libéralité d'Ignace, refusa ce don et affirma qu'il préférait que les rentes du collège soient plus élevées pour subvenir à l'entretien d'un plus grand nombre d'étudiants de la Compagnie.

236. Au commencement de cette année jusqu'à Pâques, le P. Alphonse Salmeron séjournait à Bologne : en effet, le Concile transféré à Bologne n'avait pas encore été dissous quoique rien d'important n'y ait été fait pendant cette année. Peu à peu les Pères du Concile partirent les uns pour Rome, les autres ailleurs. Néanmoins Salmeron continuait à exercer les ministères de la Compagnie à Bobgne; il fit faire les Exercices Spirituels à un Prélat et à d'autres personnages importants; il entendait les confessions de certains notables. Plus largement encore oeuvrait dans ces ministères le Père Paschase Broët qui, avec un fruit singulier, donna les Exercices Spirituels à des fidèles de l'un et del'autre sexe. Il fit suivre ainsi les Exercices à plus de trente dames de la noblesse. Ces personnes, s'abstenant des vanités du monde, appliquées à la réforme de leur vie, au gouvernement de leur famille et à la prière, firent de grands progrès dans les voies du Seigneur. Quelques hommes à qui le P. Paschase fit faire les Exercices tournèrent leur pensée vers la Compagnie; un grand nombre de jeunes filles progressaient de la même manière et décidèrent d'entrer en religion; aux Exercices Spirituels, pour qu'ils portent plus de fruit, on joignait l'usage fréquent de la confession et de la communion.

Le Père Salmeron commença aussi à prêcher pendant le carême dans l'église de sainte Lucie. Un auditoire assez considérable et dévôt assistait à ses sermons. Il accomplit ce ministère de façon si remarquable que le P. Paschase Broët affirmait qu' il n'avait jamais assisté à de si beaux sermons et il attestait qu'ils avaient été très utiles. Le P. Salmeron parti, le P. François Palmio le remplaça avec succès dans sa fonction de prédicateur. Parmi les fruits du ministère des Nôtres à Bologne le plus appréciable fut celui qu'on recueillit auprès des curés du diocèse qui venaient trouver le P. Paschase. Après les Exercices et les confessions générales qui les faisaient progresser dans la vie spirituelle, retournant dans leurs paroisses, ces prêtres s'appliquaient par l'exemple, la parole, l'administration des sacrements et d'autres oeuvres de piété à bien mériter de leurs ouailles qu'auparavant ils scandalisaient par leur manière de vivre (quelques-uns entretenaient publiquement des concubines dans leur presbytère). Parmi eux un prêtre était si débauché qu'en se rendant à Bologne il ne put se passer de sa concubine et l'emmena avec lui. Quand on l'eut persuadé non sans grande difficulté de se séparer d'elle, on lui fit faire les Exercices Spirituels. Déplorant sa passion avec abondance de larmes et de gémissement, non seulement il abandonna sa concubine, mais il changea totalement de vie et commença à aider ses ouailles par sa manière de vivre exemplaire et par ses oeuvres de charité. Comme de coutume, pour le plus grand bien des enfants et des illettrés, des personnes des deux sexes, les Pères expliquaient la doctrine chrétienne. En outre beaucoup de luthériens, aidés par la grâce de Dieu, furent convertis par le Père Paschase et se confessèrent à lui, abjurèrent leurs hérésies et revinrent à l'Eglise et à l'Eucharistie et décidèrent de s'approcher souvent du sacrement de pénitence.

237. Avant le départ du P. Alphonse Salmeron on envisagea de créer une habitation stable pour les Nôtres qui étaient à Bologne. Avec grand soin ils cherchèrent un endroit qui convînt aux ministères de la Compagnie. Mais leurs recherches et celles de leurs amis n'eurent aucun succès. Quand les Nôtres eurent fait ainsi ce qu'ils pouvaient, le Seigneur agit sur l'âme de quelques personnes qui fréquentaient la paroisse sainte Lucie et qui étaient des gens importants dans la cité. Enchantés des oeuvres pieuses qu'ils voyaient dans cette église sainte Lucie, et stimulés par leurs pieuses épouses, ils se réunirent spontanément et nous firent savoir qu'ils avaient compris que nous cherchions un nouveau gîte et qu'ils voulaient tenir compte de nos besoins et acheter une maison voisine de Sainte Lucie ; ils demandèrent que les Nôtres ne les quittent pas et n'abandonnent pas ce qu'ils avaient commencé en vue de l'intérêt commun. Les Nôtres répondirent en remerciant et en promettant de ne pas s'en aller si on leur fournissait une maison convenable. Ainsi donc ces bienfaiteurs achetèrent deux maisons proches de l'église Sainte Lucie et s'engagèrent à faire construire la maison que les Nôtres habitent à présent. La construction fut commencée cette année et l'année suivante elle fut achevée.

238. Comme nous l'avons dit plus haut, le P. Salmeron se rendit à Venise et, la prise de possession du priorat étant chose faite, il partit pour Vérone afin de répondre à la demande pressante de l'évêque de Lipomani. Aussi longtemps qu'il resta dans cette ville, les dimanches et les fêtes, il s'appliqua à donner des leçons d'Ecriture Sainte (sur l'Epitre aux Romains) et il rendit service à quelques couvents de moniales par sa prédication. Mais plus il avançait dans ses leçons, plus l'auditoire augmentait en nombre et en qualité et plus la satisfaction et l'édification grandissaient.

Le vicaire de l'évêque aurait voulu que Salmeron visitât tous les monastères soumis à la juridiction de l'évêque mais il n'entreprit de n'en visiter que la moitié, laissant les autres pour plus tard. Parmi les fruits de son ministère à Vérone, signalons celui-ci : beaucoup de personnes qui possédaient des livres hérétiques les brûlèrent; et d'autres qui avaient des doutes sur la foi et nourrissaient des sympathies pour les hérétiques, laissant là leurs erreurs, furent confirmés dans la religion catholique. A la grande édification du Vicaire et des autres, Salmeron, rappelé par l'obéissance, quitta la ville. Le duc de Bavière, ayant demandé et obtenu du Souverain Pontife qu'il fût envoyé en Allemagne, il dût s'en aller, non sans avoir prêché le carême à Belluno (Vénétie).

239. En cette année, au mois d'avril, mourut à Padoue le Recteur du collège, le P. Pierre Faber, de nationalité belge. A la fin de sa vie, après avoir, dit-on, vaincu les assauts du démon, il prononça ces paroles : *le filet s'est rompu et nous avons été libérés (Ps.123,7)*. Le P. Elpidius Ugoletti, lui succéda dans la charge de Recteur, et, toute cette année, les scolastiques de la Compagnie, recevant quelques cours de rhétorique à la maison et des leçons de philosophie à l'Université, firent des progrès dans leurs études. Les jours de fête, beaucoup de chrétiens affluaient à notre maison pour recevoir les sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Et si certains étudiants prêtres libérés de leurs exercices scolastiques (cela ne leur fut pas permis cette année-là) avaient eu la possibilité d'exciter le prochain à la piété, on aurait récolté plus de fruits pour les greniers du Seigneur.

240. A peu près toute l'année, le P. Claude Jaÿ (sauf le temps, où, comme nous l'avons noté, il séjourna à Venise avec le P. Laynez) résida à Ferrare et le fruit de ses nombreux sermons et des confessions entendues, s'accrut d'une manière notable. Il entendit les confessions du duc Hercule et de ses principaux ministres (qu'on nomme *factores*) et des personnages les plus importants de la ville. Mais le nombre des malades qu'il accueillit à l'hôpital Sainte Anne (où il résidait) fut bien plus grand encore. Il les recevait avec plus de joie que les courtisans. Avec le fruit de ses labeurs se répandait sa bonne réputation. Le Duc louait publiquement - et pas une fois seulement - sa personne et ses occupations. Quelques femmes dévoyées revinrent à de meilleurs sentiments. Se confessant à lui, non seulement elles s'abstinrent de leur mauvaise vie, mais elles décidèrent d'entrer dans un monastère de Converties. Par ses entretiens particuliers, par les Exercices Spirituels, le Père Jaÿ amena quelques personnes à mener une vie meilleure. Plusieurs même embrassèrent la vie religieuse dans la Compagnie. Le Duc le consultait dans ses problèmes de conscience et comme la conversation tournait parfois aux affaires de la Compagnie, il manifestait une grande bienveillance. Comme la fille du Duc avait été promise en mariage au Duc de Guise, le Duc voulut que le Père Claude entendit les confessions dans la maison de la Duchesse mère. Celle-ci, à cause des doctrines étrangères vers lesquelles elle penchait, ne se montrait pas d'humeur facile pour le Père Jaÿ. C'est en vain qu'il travailla à la faire revenir à la religion catholique.

Désireux de voir se fonder un collège de la Compagnie à Dillingen, le Cardinal d'Augsbourg demandait par lettre au P. Claude Jaÿ de se rendre en Germanie. L'évêque de Burgos étant venu à Ferrare,

s'efforçait de l'attirer en d'autres provinces de la Germanie. Mais aucun des deux n'obtint satisfaction parce que la vigne de Ferrare paraissait à cette époque devoir être préférée.

241. La même année, le P. Sylvestre Landinus travaillait avec beaucoup de zèle et de diligence à aider les âmes dans le diocèse de Luna et Sarzana; un des notables de Firizano écrit que le Père séjourna vingt jours dans cette ville et assurait que jamais prédicateur n'avait davantage satisfait le peuple tant par la rectitude de sa doctrine que par l'exemple de sa vie; il affirmait qu'il n'avait jamais entendu rien de meilleur touchant les paroles de la vie éternelle, qu'il n'avait jamais ouï des discours qui pénétraient autant les coeurs. Il disait encore que pendant ces vingt jours, le Père travailla à la réforme des associations et confréries et que la plupart des hommes et toutes les femmes furent amenés à se confesser. Les enfants furent formés à la vie chrétienne; de bonnes moeurs et coutumes furent introduites. Le Père fut aussi à l'origine de la construction d'un monastère pour vierges consacrées. Il travailla à obtenir les mêmes résultats partout dans le diocèse, mais il s'appliqua surtout à éteindre les foyers d'hérésie qui pullulaient dans la province. Ce que le Vicaire témoigne dans ses lettres d'après la rumeur publique, exhortant le P. Sylvestre à persévérer dans ses ministères dans tout le diocèse et à le parcourir comme il le faisait . On disait que son ardeur dans ses sermons ne lui venait pas de lui-même, mais du Saint-Esprit. Et comme on le voyait imiter la vie des saints par ses jeûnes, ses prières et autres oeuvres pies, sa prédication et son ministère sacramentel avaient beaucoup de poids.

242. Comme nous l'avons dit plus haut, après les affaires réglées à Padoue, le Père Jacques Laynez était venu à Rome; mais Jean de Vega, vice-roi de Sicile, le réclamait pour prêcher dans son royaume et le Cardinal Farnèse avait obtenu qu'il vint dans son archidiocèse de Monte Reale et lui avait donné à cet effet plein pouvoir, après quelques jours de repos; Laynez fut donc envoyé là-bas par le Père Ignace.

Pendant l'Avent, étant parvenu à Naples, il y resta à prêcher jusqu'à la fin de l'année. La comtesse de Noles, de grande noblesse, mais femme plus remarquable encore par la piété, pourvoyait à toutes ses nécessités avec une rare charité. Il venait à ses sermons un grand nombre de personnes de la noblesse et du peuple et elles écoutaient avec émotion et profit. Dans le monastère de l'Ordre de saint Benoît, il commença à donner des leçons d'Ecriture Sainte. Ce ne fut pas seulement le peuple, mais aussi les religieux qui manifestèrent beaucoup d'édification et de bienveillance. Il prit gîte chez ces religieux afin de jouir d'une plus grande tranquillité et, par son activité, les Exercices Spirituels et les confessions générales commencèrent à se répandre au loin. Jean Philippe Casinus, pas encore prêtre, qui avait été donné comme compagnon au P. Laynez, passait de huit à neuf heures alors à donner des méditations spirituelles. La doctrine chrétienne aussi commença à être expliquée par le même Jean Philippe ; et le Père Laynez prit soin qu'après leur départ d'autres continuent cette oeuvre. L'attachement de Laynez à la cité était tel que chaque jour, et parfois deux ou trois fois par jour, il prêchait, quoi qu'il passât encore pas mal de temps en entretiens et confessions. Il rendit visite au Vice-Roi qui l'accueillit avec une grande bienveillance et exprima son désir d'assister à

ses sermons. Comme à plusieurs reprises Laynez avait prêché, le matin, et, l'après-midi, à la cathédrale devant un grand concours de peuple et un noble auditoire, en l'église de Sainte Marie Majeure, on commença très sérieusement à songer à faire appel à la Compagnie et à chercher un endroit où elle pourrait s'installer. Le Vice-Roi voulut aussi entendre le Père dans l'église du Mont des Oliviers. Beaucoup désiraient le garder, mais ils n'obtinrent pas satisfaction. A bord de trirèmes siciliennes, il partit avec son compagnon. Le Vice-Roi et le préfet de la nouvelle citadelle leur avaient, comme d'autres nobles et illustres personnages, accordé leur faveur. L'Abbé du Monastère de Saint Séverin, où il avait séjourné quelque temps, le vit partir avec grand regret, ce que l'on pourrait répéter de tout le monastère qu'il avait enflammé non moins par le témoignage de sa vie que par la prédic ation de la parole de Dieu. A ce point que l'Abbé écrivit au Père Ignace, que s'il n'était forcé, en considération de la sainte obéissance, de penser autrement, il aurait estimé que le départ du P. Laynez provoquait un grand dommage. Car il semblait l'instrument de la divine Providence le plus apte à émouvoir toute la cité et à l'amener au service de Dieu et à lui procurer le salut. Aussi demanda-t-il au Père Ignace de le remplacer par un autre Père qui rendrait les mêmes services.

243. Le Père Jérôme Nad al, avec les autres que nous avons mentionnés partirent de Rome pour la Sicile à l'approche du premier printemps. En route, ils ébranlèrent les âmes de beaucoup vers la piété, prêchant de temps en temps, et, entendant de nombreuses confessions. Ils s'efforcèrent de ramener à une mentalité plus saine quelques personnes qui n'avaient pas des idées justes en matière de foi, grâce à des discussions ou des conversations familières.

Enfin dans l'octave de Pâques de cette année 1548, ils parvinrent sains et saufs à Messine. Ils y furent accueillis avec des témoignages de bienveillance et de charité non seulement du Vice-Roi et d'Eléonore son épouse, femme de très grande piété, mais de la cité elle-même qui manifestait grand intérêt et faveur pour la fondation du collège. Déjà l'église saint Nicolas et sa maison avaient été attribuées aux Nôtres. Mais, pour la commodité de l'habitation des Nôtres et des classes et pour l'aménagement correct de l'église, beaucoup de travaux restaient à exécuter. Aussi loua-t-on une maison pour quelques mois.

Tandis que les Pères commencent leurs leçons, s'attachant à bien mériter du prochain, on achète une maison voisine avec un jardin. L'église de saint-Nicolas est aménagée à grands frais. La première année près de 2.500 pièces d'or furent dépensées, sans compter les 500 de revenu annuel pour l'entretien des Nôtresn que le Conseil de la ville avait voté à l'unanimité et que le Vice-Roi avait confirmé. Un document officiel fut rédigé en présence du Vice-Roi par lequel l'église saint-Nicolas était attribuée à la Compagnie. La Cité confia à un membre de la noblesse le soin de la construction. Elle fut exécutée par un architecte de renom. L'on construisit six classes, en dehors de l'habitation, mais contigues à celle-ci. Quoique spontanément les citoyens de Messine aient été favorables à cette oeuvre, l'autorité et le zèle de Didace de Cordoue, syndic du royaume de Sicile et du Vice-Roi les y excitaient encore fortement. L'amitié et l'affection constante dont le Vice-Roi entouraient la Compagnie sont à peine croyables.

Dès le début les élèves se présentèrent assez nombreux dans les classes inférieures; dans les classes supérieures, il y en avait moins, comme il est

normal. Car le collège ne donna pas seulement les leçons que la cité avait demandées par ses lettres, mais d'autres encore, poussé qu'il était par la charité et le désir d'aider la jeunesse. Le mode d'enseignement de l'Université de Paris fut introduit peu à peu. Le Père Nadal confia l'enseignement de la grammaire à trois professeurs : la première classe avait pour maître le P. Benoît Palmio, la seconde, le P. Annibal du Coudret, la troisième, le P. Jean-Baptiste. Le Père Canisius enseignait la réthorique, le P. Isidore Bellini la dialectique, le P. André Frusius, les lettres grecques, le Père Nadal l'hébreux, qu'il laissa cependant au même P. André Frusius. Nadal, quoiqu'il eût été désigné comme recteur, enseignait la théologie scolastique le matin, et les cas de conscience l'après-midi.

244. Comme le nombre des élèves augmentait, au début de l'année scolaire nouvelle, en automne, il sembla opportun qu'un programme des leçons qui seraient enseignées fut rendu public pour tout le royaume de Sicile. Mais comme on craignait que l'académie de Catane n'accueillit mal cette initiative, on demanda l'autorisation au Vice-Roi. Celui-ci, malgré la difficulté de concéder pareille faveur, l'accorda cependant par sympathie pour le collège de Messine. Bien plus, la nouvelle en fut divulguée en Calabre d'où ceux qui voulaient venir à Messine pour raison d'étude, le pouvaient faire aisément. Comme le Vice-Roi de Sicile l'avait écrit au Vice-Roi de Calabre, plus de cent élèves, à ce qu'on disait, décidèrent de venir à Messine. Outre ses leçons de théologie scolastique au collège, le P. Nadal entreprit à la cathédrale le commentaire des lettres de saint Paul devant un très nombreux auditoire (le Vice-Roi y assistait) en commençant par l'Epître aux Romains. La Cité de

Messine, excitée sans doute par la résistance de Catane, commença à parler non plus de collège mais d'université à fonder. Le vice-Roi était d'accord. Aussi, le P ape Paul III, aux grands applaudissements de son conseil (qu'on nomme la Signature) acoorda-t-il cette faveur. Le Recteur de notre collège deviendrait aussi le Recteur de l'Université; et le Chancelier, qu'on devait choisir également parmi les professeurs du collège, pourrait conférer les grades académiques de Philosophie et Théologie aux élèves qui en seraient dignes. Pour de bons motifs, cependant, hotre Compagnie ne commença pas alors à prendre en charge une université.

A la fin de septembre,les Nôtres entrèrent dans leur maison, dont les parties avaient été aménagées tant bien que mal; les classes furent ouvertes, on publia les règlements et statuts qui furent approuvés et mis en pratique. Au début d'octobre, dans l'église saint Nicolas, en présence du Vice-Roi et de la noblesse de la ville, deux discours, l'un du P. Pierre Canisius, l'autre de Maître Benoît Palmio inaugurèrent les cours de façon assez solennelle. D'autres discours avaient été préparés mais les professeurs les prononcèrent dans leurs classes en guise d'introduction. On afficha aux murs des poèmes hébreux, grecs et latins; et ainsi dans la joie générale débuta l'année scolaire. La cité envoya des lettres au Père Ignace concernant l'expédition des diplômes d'université - le Vice-Roi fit de même - et une somme considérable pour payer les frais de Curie. Les exercices littéraires avaient bien commencé. Ceux qui concernaient le progrès spirituel des élèves ne furent pas l'objet de moins d'attention. Dès le début de l'année, le P. Jérôme Domenech prêcha régulièrement en présence de la Vice-Reine; et encouragé par le Vice-Roi et aidé par un compagnon, il chercha à rassembler des aumônes pour libérer de la prison publique ceux qui y étaient détenus pour dettes. Le Vice-Roi commençant, la Cité

l'imitant, les simples citoyens suivirent à leur tour. Et ainsi les pauvres commencèrent à être relâchés et sortirent de prison. Auparavant ils avaient été libérés des dettes et de la prison de leurs péchés par la confession et la communion. C'est le Vice-Roi - dont le zèle et la dévotion se manifestaient singulièrement par ses bonnes oeuvres - qui, spontanément, avait suggéré la chose. Le Père Etienne Baroello, qui avait été envoyé en Sicile avant la fondation du collège de Messine, prêchait de son côté dans les monastères de moniales et entendait les confessions des orphelins et d'autres personnes du palais du Vice-Roi, de la ville et des prisons publiques; il enseignait aussi la religion à quelques sarazins au service du Vice-Roi, qui désiraient devenir chrétiens; il enseigna de même la religion aux orphelins et la Cité fit don d'une forte somme d'argent pour qu'on leur construisit un collège. On envoya aussi un des Nôtres enseigner le catéchisme à Agrigente en remplacement du P. Jacques Lhoost.

Appelé à Rome pour y être nommé Recteur du collège de Louvain, le Père Lhoost tomba malade d'une maladie grave soit en raison de ses travaux, soit pour d'autres causes. On dut, ne fût-ce que pour sa santé le renvoyer en Belgique son pays, pour y respirer l'air natal. Il se mit en route, mais il dut s'arrêter à Bologne, dans notre collège; il reçut le sacrement des malades et édifia grandement tout le monde par sa patience et sa conformité à la volonté divine. Il s'en alla vers le Seigneur au cours de l'été. Comme l'écrit le P. Salmeron, qui se trouvait à ce moment-là à ses côtés avec le P. Paschase Broët, une telle joie rayonnait sur son visage que tous en furent très consolés.

Mais pour en revenir à la Sicile, une grande ignorance y régnait et peut-être aussi pas mal de négligence en beaucoup de domaines. On chercha à remédier à la situation en partie par l'explication du catéchisme,

en partie par la pratique du sacrement de pénitence. Des chrétiens qui ne s'étaient plus confessés depuis trois, quatre ou sept ans, furent réconciliés avec le Seigneur. Les Exercices Spirituels proposés à plusieurs ne restèrent pas sans fruits. Les consolations et les secours spirituels de cette sorte furent d'autant plus agréables aux habitants de Messine qu'ils les attendaient moins. Un prêtre de Catane, ayant fait les Exercices Spirituels de la première semaine se déclara prêt à tout ce qu'on voudrait; il fut renvoyé à Catane afin de les proposer aux moniales de cette ville. Un monastère de Messine avait besoin de réforme et ne semblait pouvoir être aidé que par les Exercices Spirituels et la prédication de la parole de Dieu. Après que d'autres eussent échoué, le Père Etienne Baroello y fut envoyé. Dès qu'il eût commencé à prêcher, voici que les moniales se mirent à pleurer; et elles pleurèrent ainsi pendant toute l'instruction. Elles lui demandèrent de revenir pour leur rendre le même service et leur parler des choses utiles à leur progrès spirituel. Après la fondation du collège de Messine, le nombre des prédicateurs ayant augmenté, les fruits spirituels augmentèrent aussi; les élèves du collège commencèrent à se confesser chaque mois et furent fort aidés au point de vue spirituel ; les autres personnes également : de ce nombre, un chrétien qui depuis plus de quarante ans ne s'était jamais confessé. On commença dans notre église saint Nicolas à expliquer la doctrine chrétienne tous les vendredis; chaque professeur, ce jour-là, l'enseignait aussi à ses élèves ; et les sermons à l'église étaient fort suivis. C'est le Père André Frusius qui inaugura cette prédication.

La coutume de se confesser fréquemment et de prêcher commença à s'introduire et, en grandissant petit à petit, augmenta le fruit spirituel et les

sentiments de piété des citoyens. Les élèves assistaient chaque jour au sacrifice de la messe et, au prône, le dimanche. Ils se confessaient chaque mois selon l'avis de leur confesseur et pratiquaient chaque jour l'examen de conscience, ils accomplissaient leur travail pour la gloire de Dieu, réservaient un temps à la prière, s'abstenaient de blasphèmes et d'expressions peu honnêtes; ainsi progressèrent-ils dans la vertu et donnèrent à bon droit des consolations à leurs parents. Pour ce qui est du progrès des Nôtres dans les lettres, une chose inattendue se produisit. Enseignant eux-mêmes et suivant par ailleurs les leçons d'autres professeurs, ils firent de si grands progrès dans leur formation littéraire, qu'à l'université, estimait-on, ils n'en auraient pas fait de plus grands. Le nombre des Nôtres augmenta par l'admission de recrues qui, en même temps qu'ils progressaient spirituellement, servaient la communauté en remplissant certains offices domestiques. Des enfants se présentaient en grand nombre, mais on estima qu'il ne fallait pas les admettre dans la Compagnie à un âge aussi tendre. La fête de saint Nicolas fut célébrée en grande pompe: c'était le patron de notre église. Le Père Nadal prêcha sur la manière de célébrer de telles solennités. Le Père Canisius prêchait en italien chaque dimanche. Le Père Benoît Palmio, non encore prêtre, qui avait prêché dans un monastère, commença à montrer qu'il avait un talent remarquable pour ce ministère. Le peuple excité par les sermons s'approchait si souvent du confessionnal que nos confesseurs ne suffisaient plus à récolter une si ample moisson, encore que parfois ils s'adonnassent à ce ministère depuis le matin jusque tard dans la nuit. Beaucoup de pénitents faisaient des confessions générales et en tiraient grand profit. La situation était telle que, tandis que les exercices littéraires réussissaient fort bien, le fruit spirituel semblait être encore plus

considérable pour une plus grande gloire de Dieu. Aux autres prédicateurs s'adjoignit Isidore Bellini qui enseignait la dialectique. Cependant comme ils étaient tous si occupés, le Vice-Roi et le syndic du royaume, Didace de Cordova, et les Nôtres eux-mêmes demandèrent qu'un prédicateur fut libéré de toute occupation et consacré pleinement à la prédication. C'est ainsi que le P. Jacques Laynez, comme nous l'avons dit, fut envoyé en Sicile mais ce n'était pas seulement pour cette fonction.

Deux types différents d'hommes recouraient au ministère des Nôtres : les uns étaient fort soucieux de perfection, les autres, après av oir mené auparavant une vie licencieuse désiraient revenir à la voie du Seigneur dont ils s'étaient fort écartés.

245. Comme la bonne réputation du collège de Messine s'était répandue dans d'autres villes de Sicile, quelques-unes souhaitèrent la création d'un collège. Parmi celles-ci Calatagirona supplia le Vice-Roi d'obtenir pour elle un collège de la Compagnie, mais si elle fut la première à le demander, elle ne fut pas la première à l'obtenir. Il parut bon d'en accepter d'abord d'autres. Il me faut faire ici une remarque en passant. Le Père Jérôme Domenech avait suggéré à notre Père Ignace de remercier par lettre la ville de Messine qui s'était montrée si libérale pour le collège fondé à Messine. Il reçut de Rome cette réponse : c'est plutôt la ville qui devrait remercier la Compagnie de ce qu'elle a envoyé beaucoup plus de compagnons qu' elle n 'en avait demandé.

Je voudrais signaler un autre fait. Le Père Ignace avait écrit à Nadal au sujet de sa profession solennelle. Cet homme, doué de rares dons de Dieu, s'estimant tout à fait indigne, s'excusa auprès du Père Ignace ; il pensait qu'il fallait l'inscrire parmi les profès des trois voeux. Si cependant on

lui ordonnait de faire la profession des quatre voeux, il désirait les émettre entre les mains d'Ignace pour satisfaire à la dévotion qu'il lui portait. Il avait une merveilleuse aptitude à comprendre et à accomplir en détail la volonté d'Ignace. Et c'est à cette obéissance qu'il faut attribuer sans doute ce qui advint : valétudinaire alors qu'il était à Rome et jouissant de forces à peine suffisantes pour quelques menus travaux, il fut réconforté par l'obéissance et se révéla capable de gouverner le collège de Messine et en même temps de prêcher, de donner les trois cours importants de théologie scolastique, de cas de conscience et d'Ecriture, d'entendre de nombreuses confessions, de diriger les Exercices Spirituels et de résoudre des questions difficiles.

247. L'église saint-Nicolas fut embellie, non seulement grâce au travail de l'architecte, mais plus encore par le don de reliques rares et précieuses, que Dame Eléonore, Vice-Reine, et sa fille Elisabeth avaient rapportées de Rome. Quelques-uns des Nôtres venant de Belgique et passant par Cologne, avaient rapporté deux têtes des vierges martyres compagnes de sainte Ursule. La ville de Messine, ayant su la chose, les demanda par lettres et les obtint du Père Ignace. Au cours d'une cérémonie solennelle, elles furent reçues et déposées à l'église Saint-Nicolas. La présence de toutes ces reliques et le culte dont on les entouraient augmentèrent la dévotion du peuple pour cette église.

248. D'autres nombreuses oeuvres pies furent réalisées dans le royaume de Sicile par les soins du Vice-Roi Jean de Vega, à la suggestion et avec l'aide du P. Jérôme Domenech. Ainsi la création d'institutions catéchétiques et d'autres au bénéfice des pauvres

emprisonnés; de larges aumônes furent faites qui s'en allaient au-delà du royaume. Ainsi le monastère de Sainte Marthe à Rome bénéficia de la charité du Vice-Roi. Comme on estimait grandement la science doctrinale du Père Jérôme Nadal, les difficultés, parfois très importantes, de beaucoup de personnes furent résolues grâce à son intervention. Et même les personnages les plus considérables de la cité, ou de hauts magistrats, recouraient à lui et lui demandaient conseil.

249. Le Vice-Roi, Jean de Vega, avait proposé utilement quelques décrets pour la réforme de plusieurs cités sur des points graves. On lui suggéra, pour l'utilité de tout le royaume, de grouper ceux qui concernaient la réforme des moeurs et de les promulguer par toute la province. Chose qui ne s'était jamais faite, les PP. Domenech et Nadal furent chargés de les revoir et de les harmoniser comme il leur semblerait convenable pour l'édification de l'ordre tant ecclésiastique que séculier.

250. Parmi tous les autres monastères de moniales qui reçurent des Nôtres une aide spirituelle, il y en eut un à Messine où presque toutes furent enflammées de pieux désirs grâce aux Exercices Spirituels et amenées à se confesser fréquemment et à recevoir la communion tous les dimanches. Un autre monastère, à Agrigente, par le ministère du P. Domenech se disposa à la vie commune et à l'observation de la pauvreté; les moniales abandonnèrent toute propriété personnelle et mirent tous leurs biens en commun. Un troisième, à Palerme, grâce aux sermons et aux Exercices Spirituels et aux confessions générales, fut aidé de telle manière par le Père Etienne Baroëllo que les moniales qui auparavant - au moins quelques-unes d'entre elles - étaient butées et refusaient surtout

de se confesser, se jetèrent à ses pieds et se déclarèrent prêtes à abandonner leur propre pécule et à accepter toute espèce de réforme.

251. Un jour un garçon de treize ans vint à Messine avec son oncle paternel ; par un don particulier de Dieu, il avait commencé de prêcher depuis l'âge de cinq ans. Il persévéra dans cet apostolat, de telle manière qu'il provoquait la stupeur parmi les gens en raison de la grâce et de la liberté, plus grande qu'on eût pu imaginer, avec lesquelles il prêchait la parole de Dieu. Eléonore, la Vice-Reine, après l'avoir entendu, commença à l'entourer de sa sympathie; et pour qu'il pût se mûrir dans les voies de la perfection, elle demanda avec beaucoup d'insistance qu'il fût reçu dans notre maison et écrivit au Père Ignace pour obtenir cette faveur. Mais il sembla plus opportun que cet enfant fût élevé avec les enfants de l'orphelinat : il viendrait souvent à notre maison et il progresserait ainsi dans la vie spirituelle et la connaissance de la doctrine. Comme plusieurs parmi les élèves aspiraient à entrer dans la Compagnie, il parut bon au P. Nadal de proposer les Exercices Spirituels aux meilleurs d'entre eux et d'en admettre quelques uns, en les choisissant bien, à la Compagnie. A aucun des élèves il ne voulait qu'on proposât d'entrer dans la Compagnie ; mais il leur conseillait l'usage fréquent des sacrements, afin que si Dieu voulait appeler l'un ou l'autre, ils fussent prêts à la vocation; et c'est ce qui commença de se produire.

252. Les aumônes pour l'hôpital des incurables affluèrent. Au chateau et au palais, il y avait un local pour la garde des prisonniers. Quand quelques-uns d'entre eux tomb aient malades, il était difficile de les soigner. Le P. Domenech veilla à ce qu'on construisit une habitation où l'on pourrait assurer ces

soins et où les malades pourraient assister au sacrifice de la messe et recevoir les sacrements. Il fit en sorte qu'on disposât des remèdes nécessaires. Il arriva ainsi que beaucoup d'entre eux guérirent vite.

253. Des femmes de mauvaise vie vinrent à résipiscence par l'action des Nôtres et de la Vice-Reine. La charité de celle-ci était telle qu'elle ne refusait pas d'en recevoir quelques-unes dans sa maison jusqu'à ce que, par le mariage ou de quelque autre façon, on eût assuré leur avenir. Elle réconciliait les gens en querelle. Des hommes importants lui durent ce bienfait.

254. Le P. Sylvestre Landinus vint à Rome après avoir travaillé avec grand fruit spirituel, comme nous l'avons dit, en diverses localités d'Etrurie et aussi de Ligurie aux environs de Sarzana et avoir laissé partout la bonne réputation de sa vie et de sa doctrine. Il avait organisé des oeuvres de charité de telle sorte que, lui parti, d'autres les continuaient. Et quoi qu'il fût dans son pays, il ne consentit pas à prendre gîte chez les siens ou chez des parents mais bien à l'hôpital; il n'ignorait pas cependant que ses proches supportaient mal cette façon d'agir.

Il poursuivait sans relâche les hérésies avec tant de zèle qu'il lui arriva certain dimanche de prêcher contre elles, non sans fruit, pendant six heures. Après son arrivée à Rome, quand il eut satisfait sa dévotion, le Père Ignace l'envoya à Foligno. Et comme par manière de plaisanterie, Ignace lui avait dit de faire des saints des deux habitants de Foligno qui l'accompagnaient, il s'efforça de les entraîner à la perfection. A l'un d'eux

qui était docteur il dit qu'il n'était pas loin du royaume de Dieu et qu'il devait entrer en religion. Il agit si fortement sur un certain Abbé de Spolète, qu'il l'amena à se mettre, lui et son abbaye, entre les mains d'Ignace et à suivre son conseil. Un maître d'école, un chanoine, un autre donné comme maître par l'évêque aux autres prêtres se remirent également au jugement d'Ignace. Le P. Sylvestre était tellement pris par les confessions qu'il les commençait avant l'aurore jusqu'à deux heures de la nuit. Plusieurs lui faisaient leurs confessions générales. Il prit soin de recommander la pratique fréquente des aumônes et rétablit la paix entre des citoyens importants de la cité.

Il enseigna avec diligence la doctrine chrétienne. Sur sa suggestion, l'évêque lui-même exhorta ses auditeurs à venir entendre ses leçons quotidiennes, c'était, leur disait-il, une marque de l'amour de Dieu pour la cité que quelqu'un de notre Compagnie leur ait été envoyé étant donné qu'on ne trouvait pas facilement ailleurs des prêtres de cette trempe. Pendant les Exercices Spirituels, qu'il proposa à certains, beaucoup firent de grands progrès dans la vie spirituelle; quelques pécheurs que personne n'avait pu convertir, le Seigneur les convertit par lui. Il réconforta les malades par le sacrement de pénitence; il obtint de plusieurs qu'ils se confessent tous les huit jours ou tous les premiers dimanches du mois. Quand il visitait les malades, il faisait en sorte que les gens de la maison fissent de même, et il donna lui-même à plusieurs d'entre eux confession et Eucharistie tous les huit jours. Pendant ses sermons, ses auditeurs étaient très souvent émus jusqu'aux larmes. L'évêque qui voyait les fruits abondants de son ministère, l'entourait d'une charité particulière, et même lui confia aussi sa pleine autorité.

255. Cette même année, Etienne Caposachi d'Arezzo, jeune homme de grande espérance, avait causé grand dommage à sa santé par son amour immodéré de l'oraison et ses mortifications corporelles avant que les Supérieurs ne s'en aperçoivent. Partie pour rétablir ses forces, partie pour disposer d'un bénéfice ecclésiastique qu'il possédait en faveur de quelqu'un qui en fût digne, il se rendit à Arezzo, sa ville natale; les dimanches et les fêtes, il se mit à exhorter le peuple à vivre chrétiennement et en particulier à se confesser souvent et, quoiqu'en ce moment de l'année - on était en août - les hommes fussent occupés à cueillir les fruits de la terre et à les mettre en réserv e, une grande foule de gens s'approcha du sacrement de pénitence; d'autres se préparaient à venir, dans le même but, après la moisson. Le vendredi soir, il conduisait le peuple à l'église pour prier; il enseigna aussi aux enfants les commandements de Dieu et de l'Eglise et les exhorta à les observer généreusement.

256. Entretemps, tandis que ces évènements se passaient en Italie, le Père Nicolas Bobadilla séjournait en Germanie et, suivant la cour de l'empereur Charles et du Roi des Romains, faisait oeuvre utile tant dans les affaires intéressant le bien public que par l'aide apportée aux personnes privées. Comme il était un des familiers du Nonce Apostolique, grâce à lui, les intérêts des pauvres qui avaient besoin de l'autorité du pape, étaient heureusement défendus. De presque tous les espagnols de la cour du Roi des Romains et de celle de l'empereur, et aussi des italiens, il recevait les confidences et s'efforçait de bien les servir auprès des princes qui faisaient grand cas de lui. Il composa à Augsbourg plusieurs écrits se rapportant à la réforme religieuse en Germanie et décida

de les envoyer aux cardinaux Farnèse et de Santa Cruz. Bon nombre de princes de Germanie désiraient l'avoir auprès d'eux, mais lui-même estimait qu'au point de vue des fruits spirituels, il était plus opportun qu'il fût pendant quatre ou cinq mois chez l'un et demeurât ensuite tout autant chez un autre; et que, tantôt prêchant, tantôt donnant des leçons en latin aux membres du clergé, tantôt les aidant par de pieux entretiens et l'exemple de sa conduite, non sans mettre sa vie en péril, il obtiendrait beaucoup de résultats. Il pensait que si son travail pouvait jamais être utile, c'était bien en cette année surtout. Grâce en effet à la récente victoire de Charles-Quint, le duc et le Landgrave de Saxe ayant été faits prisonniers, pas mal de prélats et de princes, même de Saxe, et leurs peuples commençaient à tourner leur attention vers la religion de jadis. Il estimait que les allemands étant trop lents et trop froids de nature, il fallait que quelqu'un les ébranle d'autant plus. Quoi qu'il estimât que l'empereur ne pouvait progresser que lentement en ee domaine, il voulait cependant quelques hommes pour enflammer les allemands par leur activité et leurs exhortations. Et il affirma malgré le silence de l'empereur et le petit nombre des ouvriers apostoliques qu'un travail étonnant de conversions s'accomplit. Des lettres envoyées de Germanie, à cette époque, il ressort qu'on croyait que les électeurs du Palatinat et de Brandebourg, ainsi que leurs provinces, étaient rentrés dans le sein de l'Eglise; les princes mentionnés se trouvaient à Augsbourg, en compagnie de leurs épouses, et ils assistèrent avec grande dévotion à tous les exercices du carême. On disait que le Duc Maurice était revenu à la foi catholique et qu'il avait envoyé à ses sujets des messagers pour les exhorter à l'imiter. En ce même temps l'électeur de Brandebourg ordonna aux siens de s'abstenir de l'usage de viandes pendant le carême, de se confesser et de communier

selon le rite catholique; et il promettait de restituer cette année même les biens qu'il avait enlevés à l'Eglise. Le jeudi-saint la procession des "disciplinants" (on nomme ainsi les flagellants) à la mode des italiens et des espagnols, se déroulait, les allemands s'étonnaient qu'on ne la supprimât pas à cause de la neige et de la rigueur du froid. Comme les nobles portant des torches allumées passaient devant la demeure du marquis de Brandebourg, lui et sa femme, voyant le sang qui coulait se mirent à pleurer à chaudes larmes. Certains luthériens leur ayant dit que ce n'était pas du vrai sang jailli du corps, il se fit apporter des chemises ensanglantées et aussi des fouets pour savoir avec certitude si c'était du sang. A Ulm aussi la plupart des habitants se confessèrent et communièrent, plus de sept mille allemands, disait-on. Le sacrifice de la messe et le sacrement de l'Eucharistie étaient peu à peu rétablis en Germanie. On commença alors à parler d'un certain accord en matière religieuse qui durerait jusqu'à ce que le Concile Général décidât ce qu'il fallait croire. Cet accord, on l'appelait Interim. Le P. Bobadilla estimait qu'il ne convenait pas du tout pour promouvoir les affaires de la religion. Aussi s'y opposa-t-il vigoureusement par sa parole et ses écrits. Quoi qu'il fût bien vu à la cour par la plupart des princes, il reçut l'ordre des ministres de Charles-Quint qui désiraient que l'accord fût conclu avant le retour de l'empereur en Flandre, au nom même de l'empereur, de quitter la Germanie. D'ailleurs, Bobadilla avait écrit au Père Ignace qu'il désirait quitter la Germanie afin de s'adonner à un apostolat plus efficace. On le munit donc d'un cheval et du viatique nécessaire, et on le renvoya en Italie; son crédit auprès du Saint-Siège, auquel l'accord précité ne pouvait pas ne pas déplaire, en était augmenté. Ignace qui connaissait la raison de son retour ne l'admit qu'avec discrétion dans sa maison de Rome de manière que

ni les ministres du Pontife, ni ceux de l'Empereur qui peut-être n'avaient pas la même manière de voir n'y trouvent une occasion de blâme. Après un court séjour à Rome, pendant lequel il donna des leçons d'Ecriture Sainte au peuple, Bobadilla fut désigné par le Souverain Pontife pour accompagner un évêque et l'aider à réformer son diocèse.

257. Cette année, le P. Léonard Kessel servait de Supérieur à ceux des Nôtres qui séjournaient à Cologne. Tout en s'occupant d'oeuvres de piété importantes, il consacrait son activité et son industrie à aider les étudiants de l'Université, ceux-là surtout qui étaient bien doués et d'un bon naturel (la plupart d'entre eux venaient l'entendre); et tant par ses entretiens que par des exercices spirituels il les aidait spirituellement. Il en accueillit dans sa maison six ou sept qui s'étaient donnés à la Compagnie et les formait avec beaucoup d'autorité à la pratique de la vertu, à la piété et aussi aux lettres, qu'ils étudiaient. Par les confessions et prédications , d'autre façon encore, il s'appliquait à se rendre utile à la cité; par l'exemple des Nôtres qui publiquement s'approchaient de la communion, bon nombre de chrétiens furent stimulés à la pratique fréquente de la confession et de la communion. Des hommes doctes demandèrent eux aussi d'être aidés dans leurs exercices spirituels. Ayant remarqué combien notre communauté pratiquait la sainte pauvreté, un religieux vénérable et d'une piété insigne, le P. Gérard, prieur de la Chartreuse de Cologne, offrit d'entretenir sept ou huit scolastiques et sa charité s'étendit aussi aux Nôtres de Rome dont il avait appris la grande pauvreté : il envoya au Père Ignace une aumône de cinq cents pièces d'or rhénois.

258. Le Père Daniel et le Père Adriaenssens et quelques autres séjournaient à Louvain et s'appliquaient à l'étude des lettres et édifiaient le prochain. Le Père Ignace en appela quelques-uns à Rome en même temps que le Père Goudanus qui travaillait au salut des âmes à Bergen, pour les pénétrer davantage de l'esprit de l'Institut et de son genre de vie. Le Père Ignace écrivit non seulement aux Nôtres, mais aussi au Chancelier; il craignait en effet que celui-ci ne tolère pas le départ des Nôtres et que sous son influence, d'autres fassent de même. Mais le chancelier, après avoir lu les lettres, exhorta les Nôtres à obéir comme s'ils avaient reçu cet ordre de Dieu lui-même; et il fit en sorte, av ec le Docteur Tilman, président du collège pontifical, qu'on trouvât un bon successeur au P. Nicolas Goudanus pour que les gens de Bergen supportent moins mal le départ de leur pasteur. Nicolas eut tant de succès dans sa vigne de Bergen, Dieu aidant, que par le nombre des chrétiens qui se confessaient et communiaient fréquemment, la oommunauté ecclésiale de Bergen présentait une sorte d'image de la primitive église. Les excès dans le boire et le manger, le luxe dans les toilettes étaient supprimés; beaucoup de jeunes filles, de veuves et aussi de femmes mariées se mettaient à une vie plus religieuse. Aussi la marquise de Bergen, Jacqueline de Croy, écrivit-elle à plusieurs reprises au Père Ignace cette année là. Grâce au P. Nicolas, disait-elle, les citoyens de Bergen sont devenus plus enclins à la piété, plus obéissants envers moi. Si on enlevait celui qui les excitait à la vertu et dont il semblait que le salut et la croissance religieuse de la cité dépendaient, elle craignait qu'ils ne retombent dans leur état ancien. Elle souhaitait aussi pour elle-même que le Père restât parce que la pratique religieuse et le

dévouement de ses concitoyens aux oeuvres de charité la consolait de son veuvage. Le chapitre de la collégiale Sainte Gertrude où le Père Nicolas prêchait, écrivait dans le même sens. Le P. Nicolas, disait-il, qu'ils avaient enfin obtenus comme pasteur, résistait comme un mur aux hérétiques et ramenait à la piété le peuple qui était devenu comme étranger à la religion traditionnelle et à la piété. Maître Nicolas avait si bien oeuvré, en extirpant les hérésies et en éduquant le simple peuple que celui-ci avait fait revivre dans l'esprit de tous le modèle de la foi florissante de l'ancienne église, non sans provoquer l'admiration et la stupeur, même des ennemis de la foi. Il sembla néanmoins qu'à ce mal on put remédier en lui trouvant un remplaçant. C'est pourquoi en 1548, le Père Nicolas Goudanus qui, au témoignage des hommes les plus graves, se recommandait par sa connaissance des lettres et par sa piété, accompagna le P. Daniel à Rome. D'autres encore vinrent à Rome cette même année. Parmi eux le P. Nicolas Lanoye,depuis des années bachelier en théologie, chanoine de Furnes et professeur au couvent des Augustins qui s'efforçait par ses sermons et l'exemple de sa vie de promouvoir le salut des âmes ; ces Pères accomplirent de façon fort édifiante leurs probations, soit à Rome, soit à la maison, soit dans les hôpitaux, et donnèrent un exemple remarquable de leur vertu. Ceux qui restèrent à Louvain, ne montrèrent pas moins de courage après leur départ, et la bonne odeur de la Compagnie continua de s'y répandre; par leur exemple, ils incitaient beaucoup de gens à se confesser fréquemment et à communier.

259. En France, les Nôtres n'avaient pas de résidence autre qu'à Paris. Le Père Paul de Achillis avait quitté Paris etil séjourna quelque temps à Rome. Les Nôtres avaient pour supérieur le Père

Viola qui faisait ses études en même temps que nos étudiants. Entre-temps par les Exercices Spirituels, le ministère des confessions et celui de la communion, il formait ceux qui lui paraissaient devoir devenir des ouvriers de la vigne du Seigneur. Parmi eux le P. Everard Mercurian, actuellement Général de la Compagnie, qui l'année précédente avait fait de grands progrès dans les Exercices Spirituels. Il s'était rendu à Liège pour mettre en ordre certaines affaires familiales. Au moment où ceux dont nous avons parlé allaient quitter la Belgique pour Rome, lui-même revint à Paris et fut admis dans la Compagnie après avoir étudié la philosophie et la théologie. En peu de temps, il gagna une réputation peu commune dans l'art de traiter avec les hommes et de les aider spirituellement, parmi les Nôtres qui vivaient à Paris.

260. L'action de la Compagnie s'ouvrait plus largement en Espagne. Cependant l'édifice spirituel, et même temporel, s'élevait sur des bases assez profondes de contradiction et cela principalement dans des régions où la moisson fut plus abondante, comme Salamanque et Alcala. Au début de l'année, aux nones de février, le Père Michel Torrès, docteur en théologie, se rendit à Salamanque, avec un compagnon qui lui fut donné par François de Villanova, aux frais du cardinal de Coria, le seigneur François de Mendoza. L'année précédente, il avait accompagné dans quelques unes de ses missions le Docteur Antoine de Araoz, et il avait tiré grand fruit de son exemple et de ses conversations. On lui proposa un canonicat de l'église de Sarragosse, et à Alcala avec une chaire de théologie. Il négligea ces offres. Passant par Tolède pour gagner Salamanque, il y rencontra un jeune tolédain, du nom de Baptiste qui, touché par la divine bonté, avait distribué trois mille ducats aux pauvres.

Charmé par les entretiens et l'esprit du Père Torrès, il s'attacha à lui de telle manière qu'il ne voulut plus le quitter. Outre le cours de philosophie, il avait étudié quelque peu la théologie. Ayant émis ses voeux dans la Compagnie, il se rendit à Salamanque avec le P. Torrès. A ces trois compagnons s'adjoignit le Fr. Servillamus qui, pendant cette année-là, suivit le Maître Maximilien Capella qui venait du Portugal. Avec ses trois compagons, le P. Torrès pénétra dans la ville où il était assez connu et avait été fort apprécié. Cependant Satan suscita tant d'obstacles à l'entrée de la Compagnie dans cette université qu'il fallut pour y parvenir un don peu commun de patience et de constance. Au très célèbre collège de Saint-Etienne, un religieux de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fameux tant par la doctrine qu'il exposait dans ses leçons à la cathédrale (leçons de 1ère heure comme on les appelait) et dans ses écrits pleins d'érudition que par ses prédications s'était persuadé que les derniers temps étaient proches et que l'Antéchrist était né; et parce que, pour quelques motifs humains, il n'était pas bien disposé pour le Père Ignace qu'il avait connu à Rome, l'idée s'infiltra en lui, et cela avec beaucoup de conviction, qu'Ignace et ses compagnons étaient les précurseurs de l'Antéchrist et de ses ministres. Il prétendait que les signes de l'Anté-Christ et de ses ministres s'appliquaient exactement aux Nôtres. Aussi commença-t-il à lancer des traits contre la Compagnie, son institut et ses membres, de telle sorte que personne ne pût s'y tromper. Etant donné l'autorité dont il jouissait, il émut le peuple à ce point qu'on montrait du doigt les Nôtres quand ils passaient dans la rue et qu'on s'exhortait à se défier de leurs ruses, car on les craignait comme les ministres et les suppôts de l'Antéchrist. Cependant les gens sérieux venaient voir le P. Torrès et n'approuvaient ni le zèle

ni le jugement de ce prédicateur. Le Docteur Torrès l'avait salué de manière obligeante avant qu'il ne s'attaquât aux Nôtres. Néanmoins, par lui-même et aussi par un autre prédicateur de son ordre, auquel il avait persuadé sa manière de voir, ce personnage voulut faire chasser les Nôtres avant même qu'ils n'eussent mis le pied à Salamanque. Le Docteur Torrès revint le voir et lui demanda en termes amicaux de réparer le tort qu'il avait fait à la Compagnie approuvée par le Siège Apostolique. Il n'en fit rien et ajouta d'autres critiques encore. Il affirmait qu'il fallait mettre le peuple en garde et il disait que rien ne lui faisait plus de déplaisir que de voir parmi les Nôtres le Docteur Torrès qu'il estimait, disait-il. On racontait qu'il avait demandé à un prédicateur remarquable de son ordre, Jean de Ségovie, d'attaquer avec lui la Compagnie ; quand il eut développé ses arguments, son confrère, prudent, lui répondit d'un mot : il ne convenait nullement, lui dit-il, avec un sourire, de condamner cet institut avant que l'Eglise ne le condamne. Cet agitateur obtint du moins que les Nôtres devinrent suspects aux magistrats et au sénat de la ville. Comme le Docteur Torrès offrait d'enseigner la doctrine chrétienne et d'aider par les sacrements les mendiants, et si l'on peut dire, la tourbe de la ville, ils répondirent qu'ils voulaient d'abord voir les lettres apostoliques approuvant la Compagnie et les communiquer aux théologiens. Les Nôtres ne perdirent pas pour autant leur courage. Bien au contraire, songeant qu'ils n'avaient pas encore résisté jusqu'au sang, ni jusqu'aux chaînes (comme le P. Ignace), ils étaient prêts à endurer davantage. Le Docteur Torrès continua à exercer les ministères habituels de la Compagnie dans la mesure où il le pouvait. Il rendit compte de la nature de notre Institut au Préfet des études et

au Recteur de l'Université ainsi qu'à d'autres personnages importants. Il commença à dissiper les critiques répandues par nos adversaires et à se concilier la bienveillance de beaucoup. Il entendait les confessions de quelques personnes du dehors; à la maison il rendait des services d'humilité et de charité; il servit même ses frères à la cuisine, ainsi peu à peu il édifiait et donnait bon témoignage. Les Exercices Spirituels proposés à certains étudiants et les entretiens familiers orientèrent plusieurs candidats vers la Compagnie. Parmi les oeuvres spirituelles que Dieu accomplit par le Dr. Torrès, signalons celle-ci : un prêtre avait été poussé au désespoir par des difficultés intérieures au point qu'il était en grand péril, au moins de perdre l'esprit. Dieu lui donna tant de consolation qu'il redevint lui-même et qu'il se décida à disposer de ses revenus à l'honneur de Dieu et à servir sérieusement le Seigneur.

261. A Alcala aussi les Nôtres ne passèrent pas cette année sans que leur patience ne fût mise à l'épreuve. Car d'abord presque tous eurent à lutter contre diverses maladies, au point qu'il ne restait presque personne pour aider les malades ; les aumônes pour l'entretien des scolastiques s'amenuisaient à tel point qu'ils ne purent se procurer les vêtements nécessaires pour supporter les rigueurs de l'hiver. En outre, au commencement de l'année, le Dr. Ortiz, qui aimait nos étudiants d'une paternelle affection, fut appelé par le Seigneur à une vie meilleure. Aussi, quelques personnes qui, dès le début, n'avaient aucune sympathie pour notre institut, disaient bien haut , voulant jouer aux bons devins, que notre Société serait bientôt éteinte. Par dessus le marché, l'archevêque de Tolède, qui se montrait peu équitable pour les Nôtres, menaçait de venir à Alcala et d'examiner tant la vie que les cérémonies des Nôtres et leur Institut. Il craignait

que ne s'y cachât quelque mal (comme il est normal de le soupçonner quand il s'agit de nouveautés). François de Villanova non seulement ne se laissa pas décourager par ces menaces et ces épreuves; il en conçut plutôt l'espoir plus ferme d'un heureux succès; et il souhaitait la venue de l'archevêque pour qu'il examinât la situation réelle. Les rumeurs concernant les Nôtres circulaient assez largement. Aussi le Recteur de l'Université demanda à François de Villanova si la Compagnie était approuvée et si cette approbation pouvait être prouvée par lettres apostoliques; car, disait-il, je remarque que beaucoup sont pleins de soupçons contre vous. Aussi désirait-il qu'on lui montrât ces lettres. Celui qui poussait le Recteur à exiger ces renseignements sur notre institut n'était autre que François de Villanova. Il avait compris que les propos malveillants de beaucoup sur la Compagnie ne venaient pas du désir d'être éclairés sur la vérité et d'être rassurés; ils ne voulaient qu'une chose, condamner notre institut et notre action. Persuadé que c'était là une ruse du démon qui s'efforçait de troubler les âmes en célant la vérité, il alla trouver parmi les docteurs de l'Université un ami secret de la Compagnie. Il lui suggéra d'aller trouver le Recteur, d'attirer son attention sur les bruits qui couraient et du trouble qu'ils provoquaient chez beaucoup et de le persuader, en vertu de sa charge, de faire une enquête afin qu'il pût remédier au mal s'il y en avait un. Le Recteur ému de ces dires convoqua François de Villanova. Celui-ci lui donna largement les renseignements qu'il désirait et lui demanda de réunir la faculté de théologie, de rechercher avec elle toutes les sources de ces rumeurs, de noter sur quels points on désirait être informé. Il serait très reconnaissant, disait-il, si l'enquête était menée avec la plus grande rigueur et confiée à ceux qui se montraient les plus opposés. Cette dernière proposition plut au

Recteur et il confia en effet l'enquête à trois docteurs qui se déclaraient publiquement les adversaires de la Compagnie. Villanova alla les trouver et répondit à leurs difficultés tant à propos des Exercices Spirituels (dont ils avaient une fausse idée en beaucoup de points) que sur l'institut et la façon d'agir des Nôtres. Confus de leurs préjugés, et satisfaits de ce qu'ils voyaient être à la gloire de Dieu, les Docteurs changèrent d'attitude et se montrèrent bienveillants pour les Nôtres au point que celui qui avait critiqué notre action avec le plus d'âpreté, déclara qu'il était prêt à recommander publiquement notre Compagnie; il le ferait tout de suite, s'il ne craignait de paraître versatile; en tout cas, il le ferait quelques jours plus tard. Un autre disait qu'il espérait entrer un jour dans la Compagnie. Quant aux autres membres de l'Université, les uns s'étonnaient que les adversaires se fussent tus, d'autres insultaient ceux qui s'opposaient à la Compagnie, d'autres témoignaient à haute voix qu'on les avait trompés. Villanova raconta ces évènements au duc de Gandie qui, dans sa charité était soucieux de tout ce qui touchait aux Nôtres. La tempête étant apaisée, un des docteurs, Jérôme de Vergara qui désirait fort que les Nôtres s'installent à Alcala, entreprit de chercher sérieusement à leur acheter une maison, à recueillir des rentes ecclésiastiques qui seraient appliquées à cette fin grâce à l'autorité ecclésiastique; et il envoya l'argent à Rome pour l'expédition de lettres apostoliques nécessaires. Et Villanova affirmait que ce n'était là qu'un faible début en comparaison de ce que Vergara avait en tête et méditait.

262. A cette époque, il y avait en Bétique(1) quelques prêtres attirés à une vie spirituelle

---

(1) Andalousie

fervente par un homme de sainte vie, maître Avila, prédicateur célèbre. Ils étaient bien formés dans les voies de l'oraison et pour le soin des âmes. Maître Avila voulait fonder une congrégation avec ces prêtres, mais son projet s'était heurté à bien des difficultés. Ayant rencontré des membres de la Compagnie en Espagne, il constata qu'ils poursuivaient un dessein semblable au sien, persuadé que la bonté de Dieu avait déjà réalisé par le Père Ignace ce que lui-même envisageait. Il estima sage de renoncer à fonder une congrégation nouvelle et décida d'envoyer ses disciples à la Compagnie ; c'est ainsi que pas mal d'entre eux y entrèrent, dotés assurément de remarquables dons de Dieu. Entre eux maître Gaspar Lopez qui, à Jérez, au diocèse de Séville, formait quelques jeunes gens bien doués et avait inauguré un collège où se donnaient des leçons de philosophie et de théologie. Laissant tout, Lopez quitta ce collège pour entrer dans la Compagnie. Mais la ville qui avait rassemblé ces jeunes gens et supportait mal l'interruption des cours en pleine année scolaire, lui adressa un message et demanda au P. Maître Avila pour que Gaspar revint au moins pour un temps; elle promit de pourvoir largement, pour l'honneur de Dieu, aux nécessités du collège. Quand le cours de théologie serait achevé, Gaspar pourrait entrer dans la Compagnie. On estima qu'il était conforme à la gloire de Dieu d'accorder cette faveur à la ville. Non sans beaucoup de larmes le P. Gaspar revint; il n'était pas seul, mais il amenait avec lui plusieurs disciples qui, dans sa pensée, augmenteraient le nombre des membres de la Compagnie. Entre-temps, il sollicita avec instance d'être admis dans la Compagnie et demanda qu'un des Nôtres fut envoyé pour s'occuper de lui et de ses compagnons.

263. A cette époque il était déjà question de commencer un collège à Séville. Un don avait été offert à cette fin par le Duc de Gandie lui-même et par la marquise de Pliego. Un membre de la noblesse, nommé Gomez Urtado, tout dévoué aux oeuvres pies et qui, chaque année (par l'intermédiaire d'autres personnes) distribuait plus de 30.000 ducats aux pauvres, offrait ses bons offices pour assurer l'entretien d'un certain nombre des Nôtres. Le duc de Medina-Sidonia, bien plus l'archevêque de Séville lui-même, se déclaraient être très favorables au projet. Mais comme un prédicateur était nécessaire pour commencer le collège, il fallut bien remettre la fondation à plus tard. Deux des disciples de Maître Jean d'Avila désiraient aller à Alcala. François de Villanova leur en avait donné l'autorisation. Les Nôtres à Alcala s'adonnaient aux études, mais ils vaquaient aussi à d'autres oeuvres charitables et faisant faire les Exercices Spirituels aux étudiants, ils recueillaient un fruit fort appréciable. Un d'entre eux s'était rendu à Grenade, sa patrie, pour y régler une affaire, avec la permission de François de Villanova; par ses entretiens familiers touchant les choses spirituelles, et par ses exposés sur notre institut à des jeunes gens d'un bon naturel, il répandit une bonne opinion de la Compagnie dans cette ville en sorte que plusieurs personnes doctes en vinrent à l'idée d'y entrer.

264. Le Père Simon Rodriguez, au Portugal, ayant entendu parler des difficultés que les Nôtres rencontraient à Salamanque, envoya le P. François Strada (qu'en une autre circonstance le Duc de Gandie avait demandé au Roi) en Castille quoiqu'il fût fort utile là où il était. Mais le P. Strada ayant quitté Salamanque pour Valladolid avec l'intention d'y revenir, ne put y retourner: en ce moment séjournait à la cour du Prince Philippe le nonce Apostolique Poggio qui ne lui permit pas de revenir à Salamanque.

Il commença à Valladolid à s'appliquer surtout au ministère de la parole et aussi à d'autres oeuvres pies. On eut quelque peine à trouver une église qui put contenir la masse des auditeurs qui écoutaient avec grande avidité ses sermons. Outre le fruit très abondant que le peuple retirait de sa prédication, pas mal de personnes commencèrent à avoir le désir d'avoir une présence de notre Institut dans leur ville. Une confrérie de la cité donna l'église de Saint-Antoine, avec la maison adjacente, en face de l'hôpital qu'on nomme hôpital de la Charité. Pour que les Nôtres puissent y habiter plus commodément, le Nonce Apostolique (dont la remarquable charité pour les Nôtres s'est toujours distinguée) commença à construire à ses frais. D'autres personnes de la noblesse offrirent de prendre sur elles les dépenses du mobilier et les frais d'entretien d'étudiants au collège. Auparavant le Conseil Royal avait émis un édit transmis à Valladolid par lequel faculté était donnée à la Compagnie de choisir quelque ancien hôpital de la ville qui paraîtrait mieux adapté pour la fondation d'un collège, mais l'église Saint-Antoine parut plus commode.

Le Père Ignace fut averti que le P. Araoz ne prenait pas assez de soin de sa santé. Outre ses nombreux travaux apostoliques, il lui arrivait parfois de veiller la nuit pour prier, ainsi que le P. Torrès l'avait écrit à Rome. Ignace l'exhorta par un reproche délicat à modérer ses travaux et confia la surveillance de sa santé à son compagnon. Le Père Araoz écrivit que cette marque de défiance avait eu pour résultat d'augmenter non seulement son espérance et sa charité pour Dieu, mais aussi pour celui qu'il s'était choisi comme son vicaire sur terre dans la Compagnie. Il est étonnant de constater non seulement avec quelle patience mais plutôt avec quelle reconnaissance le Père accueillit les remontrances qu'on lui faisait et il

demanda obligeamment non seulement au Père Ignace mais aussi à un autre Père qu'Ignace utilisait dans son gouvernement (1) de lui signaler ses fautes, même celles qui leur semblaient légères. Nos prêtres qui séjournaient à Valladolid sous l'autorité du P. Mendez étaient si occupés au ministère des confessions qu'ils ne pouvaient absolument pas satisfaire tout le monde. Pour le Père Strada, non seulement le Nonce, mais l'infante Marie elle-même, qui est maintenant impératrice, ne lui permirent pas de s'en aller à Salamanque comme il avait été décidé.

265. L'évêque de Mindonia faisait grand cas d'un bachelier du nom de Jean de Valderrabano et il l'avait destiné à devenir son coadjuteur; mais comme Jean, ayant dit adieu au "coadjutoriat" et à tout le reste, s'était lié à la Compagnie, et, comme on l'a écrit plus haut, s'était joint aux Nôtres d'Alcala pour les servir à la cuisine, l'évêque entra sérieusement en rapport avec le Père Araoz, provincial d'Espagne, et lui demanda d'envoyer quelqu'un de la Compagnie pour l'aider au soin de son troupeau. Il offrait même à Valladolid, sa patrie, une excellente maison qu'il avait achetée pour l'usage de clercs qui y mèneraient une vie spirituelle. Mais il avait décidé aussi de donner aux Nôtres une remarquable bibliothè que de théologie. On lui envoya, après qu'il eût subi la probation habituelle, le même Jean de Valderrabano, qui, comme l'écrivit l'évêque, obtint de grands progrès des chrétiens de Mindonia. Et comme il n'était pas encore prêtre, le même évêque demanda au Provincial de lui donner la faculté de l'admettre aux ordres; il désirait l'ordonner lui-même comme un fils très utile à l'Eglise de Dieu. Ce qui lui fut accordé.

---

(1) Sans doute Polanco lui-même.

266. En ce même temps, le P. Antoine Araoz séjourna à Barcelone. L'année précédente, il avait été gravement malade. Par la faveur divine et grâce à la sollicitude du Nonce Apostolique, il avait vaille que vaille recouvré la santé et s'était rendu à Barcelone pour confirmer sa guérison et passer sa convalescence. Soulignons en passant la sollicitude du Nonce Apostolique : durant sa maladie, il se levait la nuit pour porter au Père les remèdes qu'il devait prendre et quand on devait lui faire une saignée, et tant que les médecins étaient là il tenait à être présent : il prévoyait non seulement le nécessaire, mais il accomplissait lui-même l'office d'infirmier.

A Barcelone, le P. Araoz, demeurant quelque temps avec les Nôtres qui habitaient là, travaillait utilement dans la vigne du Seigneur par les ministères de la parole et de la pénitence, et par de précieux entretiens spirituels; de beaucoup de personnes et d'abord des gens les plus importants de la cité, il était fort bien vu. Tout ce monde entourait notre Compagnie de sentiments affectueux.

La raison principale pour laquelle il prolongea son séjour à Barcelone fut cependant tout autre : le Prince Philippe avait confié à ses soins de façon particulière la réforme des monastères dans la principauté de Catalogne. Déjà, par l'intermédiaire d'Ignace, le prince avait reçu sous forme de Bref les Lettres Apostoliques qu'il souhaitait. Quoique l'exécution de cette affaire fût confiée à d'autres, Araoz, comme je l'ai dit, en avait reçu la responsabilité, pour que tout se passât bien ; et c'est, de là, qu'il prenait soin aussi de l'administration des collèges à lui confiés. Le grand inquisiteur, chargé de la poursuite des hérésies, était très lié à la Compagnie et lui soumettait ses cas pour avoir son avis. Ce n'était pas seulement dans les

monastères, mais aussi dans les autres travaux de charité que la Compagnie faisait de grands progrès à Barcelone. Les sermons du P. Araoz excitaient de façon étonnante les fidèles à la piété. Trois jeunes gens fort bien doués entrèrent là dans la Compagnie. Araoz assura aussi ses bons offices de façon efficace dans la conclusion d'accords importants.

267. Les Nôtres à Valence avaient reçu en don une maison assez commode et grande avec un jardin spacieux ; ils en adjoignirent une autre, voisine de l'église où ils prêchaient. Nos frères qui s'adonnaient aux études dans cette ville fréquentaient l'académie officielle, y donnant grande édification. Quand ils prenaient leurs grades académiques, leurs maîtres admiraient leur doctrine et leur modestie et les recommandaient vivement. Pour en nommer un, citons notre frère Pierre Canal, français. Après son examen de bachelier, un de ses professeurs de théologie assurait que, pendant les vingt quatre ans qu'il avait enseigné, il n'avait jamais rencontré un candidat qui répondît si bien. Cette diligence des Nôtres dans leurs études amena la ville de Valence, qui a la charge de l'Université, à concéder à l'avenir aux membres de notre Compagnie la faculté de conférer sans frais tous les grades académiques de théologie et de philosophie. Le P. Jacques Miron, outre sa charge de supérieur, accepta de commenter le Maître des sentences, et cela deux fois par jour. Ainsi voulait-il progresser lui-même en théologie et, en même temps, mieux aider les autres. En outre, il s'adonnait à beaucoup d'autres ministères. Et sa charité et son esprit méthodique faisait qu'il trouvait le temps et les forces nécessaires pour suffire à tout. L'année précédente, de fausses rumeurs nous avaient suscité des contradictions; ces rumeurs ayant été dissipées, comme il arrive d'ordinaire, on jouissait maintenant d'une

grande paix. Comme l'écrivait Miron, c'était maintenant la vaine gloire, plutôt que les persécutions qu'il fallait éviter. L'archevêque se montrait extrêmement bienveillant et familier avec les Nôtres. Un fait, entre bien d'autres, aida beaucoup à notre bonne réputation parmi le peuple : un homme riche donna au P. Miron une forte somme d'argent à distribuer aux pauvres. Craignant que, s'il refusait, cette bonne oeuvre fut omise, Miron accepta ce service. Avec grand soin, il rechercha les pauvres dans les paroisses de la ville, ceux-là surtout qui rougissaient de mendier alors qu'ils se trouvaient pourtant en grande nécessité. Pour des motifs raisonnables cependant, on jugea opportun de faire distribuer ces aumônes par d'autres que les Nôtres. Ainsi le P. Miron n'eut-il pas à continuer longtemps ces bons offices. On se concilia aussi, non seulement l'amitié des nobles, mais aussi celle des religieux, des gens cultivés et des principaux membres de l'Université. Les samedis et dimanches on entendait les confessions de beaucoup de fidèles; on s'efforçait d'assurer une dot aux jeunes filles orphelines ; et enfin on se dépensait dans les autres genres de bonnes oeuvres. Tout cela pour édifier la cité. Parmi les fruits principaux de ces activités, notons les confessions et les communions plus fréquentes. Le démon auquel de telles habitudes déplaisaient suscita des scrupules chez certains. Il arriva qu'un prédicateur recommanda cet usage fréquent et qu'un autre le blâma. D'où grand remous parmi le peuple à propos de cette controverse. L'archevêque alors convoqua pendant le carême presque tous les théologiens de la ville pour décider de la question après les avoir entendus. Puis il fit proclamer que le dimanche dans l'octave de Pâques, lui-même prêcherait dans l'église cathédrale et expliquerait ce qu'il fallait penser de ce débat. Le jour désigné il interdit toute autre prédication et prêcha lui-

même pendant deux heures. C'était un homme non seulement pieux, mais aussi insigne par la doctrine et l'éloquence. Il remplit sa fonction de façon remarquable et conclut en louant l'usage fréquent de la communion, et il donna faculté à tous de communier chaque dimanche; s'il y en avait qui désiraient communier chaque jour, qu'ils ne le fassent pas inconsidérément, mais, étant donné leur désir, il ne leur en refuserait pas la permission, si c'était pour la gloire de Dieu et leur utilité. Ce sermon plein de saine et bonne doctrine et la faculté qui était accordée consola fort ceux qui se sentaient portés à la confession et à la communion fréquentes; autant de choses qui semblaient devoir tourner à une grande gloire de Dieu. Grâce aux Nôtres, beaucoup de gens se réconcilièrent. Les Exercices Spirituels furent donnés à quelques-uns. A ce mouvement, l'habitude qu'avaient prise nos scolastiques de défendre notre doctrine chaque dimanche dans notre maison, ne fut pas peu utile. Des gens de l'extérieur assistaient à ces réunions, ce qui les disposait à s'intéresser aux choses spirituelles.

268. Entre-temps le collège de Gandie progressait, surtout au point de vue spirituel. Le Père André de Oviedo prêchait le matin pour le peuple. Après le dîner, il enseignait le catéchisme. Et tous les jours, à la même heure, il continua cette pratique pour le plus grand profit du peuple et à sa grande édification. Il s'adaptait aux enfants par un enseignement simple, de manière cependant à fournir, aux adultes qui se trouvaient là, une nourriture spirituelle et à les libérer de la confusion qu'ils pouvaient éprouver à assister à des instructions destinées aux enfants. La connaissance des vérités élémentaires était bien nécessaire à beaucoup de ces adultes ; aussi le Père André s'attachait-il plus volontiers à cet enseignement du

catéchisme qui lui semblait plus humble et plus efficace que la prédication. Il n'omettait pourtant pas de prêcher parfois dans un monastère où il rencontrait un auditoire populaire assez important. Cet enseignement de la doctrine chrétienne était pour quelques-uns l'occasion de s'adresser à lui pour une confession générale. A ces exposés assistaient volontiers Dame-Jeanne, belle-soeur du Duc et ses neveux, fils du Duc de Gandie, ainsi que d'autres personnes graves et, plus encore, beaucoup de gens du peuple. Parmi les personnes qui séjournaient alors à Gandie, se trouvait le seigneur Jean Gonzalez, trésorier du Royaume d'Aragon. L'année précédente, aux "comices" de Monzon, il avait fait la connaissance du Duc de Gandie qui faisait l'admiration de tous comme le modèle de toutes les vertus à la cour du prince Philippe et de ceux qui s'y trouvaient. Il en avait conçu un vif désir de jouir de son exemple et de sa compagnie. Aussi était-il venu à Gandie et fit de grands progrès dans les voies spirituelles. Il avait fondé à Saragosse un petit collège au domicile de ses filles. Dans la suite, pour de bonnes raisons, ce collège avait été dissous par l'autorité apostolique. Il décida de le donner aux Nôtres qui n'avaient pas encore de maison là-bas. On accepta et les Nôtres s'adonnèrent au ministère de la Pénitence et de l'Eucharistie ; mais dès lors, ce collège fut l'occasion de difficultés pour la Compagnie comme on le verra plus tard. Pour en revenir au Père André, ajoutons qu'il prêchait parfois pour les néophytes; il proposa aussi avec fruit les Exercices Spirituels à plusieurs prêtres; il secourut les malades de l'hôpital en leurs grandes nécessités. L'année précédente était mort à Gandie, le jour anniversaire où mourut un an auparavant le P. Fabre, le P. Ambroise de Lyra qui se recommanda avec instance au P. Oviedo en tant que disciple du P. Favre, pour qu'il le dirigeât dans

la vie spirituelle,et désira beaucoup le rencontrer. Huit jours avant qu'il ne quittat cette vie, il fut averti de sa mort, comme lui-même en témoigna; alors priant les mains levées vers le Seigneur de ne pas le retenir plus longtemps en cet exil, il partit vers le Seigneur, après avoir reçu les derniers sacrements, le jour même de la fête de Saint-Pierre aux Liens ; il laissait un bel exemple de vie vertueuse.

269. L'évêque de Carthagène voulant voir le Duc était venu à Gandie. Comme il voulait faire une confession générale, le Duc le persuada de s'y préparer par les Exercices Spirituels. L'évêque accepta. Se rendant à Murcie qui est la métropole de son diocèse, il fit venir le P. André qui l'accompagna dans ses visites de différentes localités du diocèse avec un fruit fort appréciable. Parvenus à Murcie, le Père proposa à l'évêque lui-même et au chanoine prédicateur à la cathédrale de faire les Exercices Spirituels. Et après avoir traité diverses affaires touchant des cas de conscience qui regardaient à la fois leur bien particulier et le bien commun de l'Eglise de Carthagène, ils s'adonnèrent aux Exercices avec ferveur; ils firent leur confession générale et progressèrent beaucoup. L'évêque surtout édifia son entourage : il célébrait la messe chaque jour et était tout occupé à rechercher la manière la plus efficace de plaire à Dieu et d'aider son troupeau. Il désirait vivement que quelques membres de la Compagnie l'accompagnent et l'aident. Il en écrivit au Duc de Gandie et on commença à traiter de l'institution d'un collège à Murcie. Le Père André entendit encore dans la ville d'autres confessions et retourna ensuite à Gandie.

270. On reçut cette année là à Gandie la traduction latine des Exercices Spirituels et les Lettres Apostoliques par lesquelles le Siège Apostolique les approuvait.[1] Ils furent reçus à Gandie avec une telle consolation et ferveur d'âme que tous les Nôtres, du premier au dernier, voulurent prendre chacun d'eux, chaque matin, comme sujet de méditation. Le Duc et sa tante, Dame Françoise, participèrent à cet exercice de dévotion. Plusieurs, en cette même année, décidèrent d'entrer dans la Compagnie ; quelques-uns furent admis. Les dimanches, pendant le carême, le P. André parcourait les villages environnants, prêchant une fois le matin et une fois l'après-midi.

271. La construction du collège de Gandie était déjà achevée, mais les Nôtres attendirent quelque temps pour s'y installer que les bâtiments fussent secs. Enfin, en cette même année, la veille de l' Ascension, ils entrèrent dans le nouveau collège, et, le jour de l'Ascension, on célébra le sacrifice de la messe dans la nouvelle église, sur le mode habituel,pour le fondateur, selon ce que prescrivaient nos Constitutions. Le même jour on déposa le Saint Sacrement dans la même église, dédiée à saint Sébastien. Après le dîner (que le Duc, ses fils et beaucoup d'autres personnalités honorèrent de leur présence dans le nouveau réfectoire), des thèses de théologie furent soutenues. Maître François Onfroy les défendait, sous la présidence du P. Jacques Miron, venu de Valence. Quant aux thèses de philosophie, le P. Canal qui avait accompagné le P. Miron, en assuma la défense à la place de Maître Emmanuel de Sa tombé malade; et toute cette journée de fête s'acheva heureusement avec l'office des Vêpres. Le nombre des Nôtres qui, ce jour-là, commencèrent à habiter le nouveau collège était de treize: dix néophytes, fils de Musulmans, furent logés dans

---

(1) Ils avaient été imprimés à Rome.

une partie écartée du collège ; le revenu s'élevait alors à peu près à 500 ducats environ; l'année suivante, à près de 800, et peu de temps après, on espérait en avoir 1.000; on pouvait assurer ainsi l'entretien de 25 étudiants, sans compter les néophytes. Comme l'Université était érigée et avait été confirmée par l'autorité du Siège Apostolique et avec les privilèges que l'on concède aux autres Universités, le Recteur de notre collège devait devenir aussi le Recteur de l'Université. Ainsi Gandie fut la première Université dont la Compagnie eut la charge et le premier Recteur fut le P. André de Oviedo sous l'autorité duquel un autre des Nôtres avait le soin d'instruire et de diriger les néophytes. Cette année-là, les cours de toutes les facultés commencèrent à se donner de manière plus complète. Auparavant les Nôtres s'étaient exercé déjà à la logique et, les jours de fête, suivaient des cours d'éthique; chaque dimanche, dans l'après-midi, il y avait cours et exercices de controverse. On les initiait aussi quelque peu à la théologie. Le Duc désira que son fils, le Seigneur Alvarez de Borgia (qui, cependant, dans la suite n'entra pas dans la carrière ecclésiastique et est maintenant marquis des Alcanices) s'adonnât aux études parmi les Nôtres au collège de Gandie. De même Ferdinand de Vega demandait avec insistance que ses deux fils fussent admis parmi les Nôtres à Alcala. Quoique Ignace concédât cette faveur à des hommes qui avaient grandement mérité de la Compagnie, plus tard il décida de clore la porte à d'autres. Comme le Fr. Jean de Texeda, de l'ordre des Mineurs, qui était un très grand ami du Duc et séjournait à Gandie, avait demandé d'habiter au collège avec les Nôtres, le P. Ignace estima qu'il ne fallait pas lui accorder cette faveur; la raison en était, pense-t-on, qu'il avait sans doute un bon esprit mais non pas celui qui était propre à notre Institut. Certains candidats à la

Compagnie, pour des motifs financiers, ne pouvaient pas facilement être admis dans les autres collèges d'Espagne. Le Duc de Gandie offrit ses bons offices non seulement pour les quatre ou cinq dont il était question, mais pour quarante cinq s'ils venaient à Gandie.

272. Il arriva que la propension du Père André de Oviedo et du Père François Onfroy pour la vie intérieure et les Exercices Spirituels devint si forte qu'Ignace estima qu'il fallait absolument la modérer. Le P. André écrit lui-même qu'outre le temps qu'il mettait à la récitation de l'office divin, il consacrait trois autres heures, chaque jour, à l'oraison, à des moments déterminés, et, selon les possibilités que lui laissaient ses occupations, il y consacrait encore trois autres heures. Pour ce qui était de la mortification, il se donnait la discipline trois fois par jour à l'intention des nécessités générales et particulières du prochain. Il répandait tant de larmes que cela nuisait à ses yeux, bien qu'il fit grand effort pour les retenir. Pour ce qui est des médisances dont il était l'objet ou si quelque chose lui arrivait qui ressemblât à une persécution, il était ainsi disposé qu'il avait plutôt besoin d'humilité pour ne pas s'y complaire que de patience pour les supporter. En consolant le prochain et en prêchant, il expérimentait très fort la main miséricordieuse du Seigneur. Mais l'esprit progressait tellement en lui (ce qui semblerait venir plutôt du tentateur que de Dieu) qu'il n'avait plus le goût de s'occuper des autres si ce n'est quand l'obéissance ou l'inspiration de Dieu ou au moins la droite raison l'y obligeait ; le reste du temps il voulait le donner à la contemplation et à l'oraison.

Quant au Père Onfroy, comme le Duc lui-même l'écrit à Rome, vers le milieu de la nuit il s'adonnait à l'oraison pendant sept heures consécutives. Finalement le goût de l'oraison devint tel chez ces deux Pères qu'ils désiraient l'un et l'autre se retirer au désert. Aussi le P. André écrivit-il au nom des deux au Père Ignace pour obtenir cette faveur en appuyant sa requête de nombreuses raisons. Mais le P. Ignace qui était doué d'un singulier don de Dieu dans le discernement des esprits, désapprouva tout à fait ce projet comme étranger à l'Institut parce qu'il nuirait au progrès des études et aussi à l'utilité du prochain. Bien plus il ordonna au Père André de venir à Rome, à moins que le Duc n'en jugeât autrement. Le Duc lui-même écrivit que le désir des deux Pères lui avait été communiqué par le P. André, et que ce désir sans doute ne devait pas être réalisé mais que le Père André devait être très reconnaissant à Dieu qui, à celui qui reste dans la Compagnie, donne les récompenses de la solitude sans les difficultés du désert et lui en accorde les fruits. Le Duc affirmait que pendant tout le temps que le Père attendit la réponse d'Ignace il s'était montré prêt à accepter sa décision et qu'après le refus d'Ignace, il en avait éprouvé grande consolation. D'où il ressort que si Satan espérait gagner quelque chose par cette aspiration à la solitude, il en tira plutôt du dommage puisque le Père recueillit à la fois le mérite du désert et le sacrifice de l'obéissance. Le Duc écrivit la même chose au sujet du P. Onfroy. Il n'estimait pas nécessaire que le Père André allât à Rome pour ce motif.

273. Le Duc aussi écrivit au Souverain Pontife (avant que celui-ci ne reçût les lettres d'Ignace demandant la même faveur) pour obtenir que fussent concédées à la Compagnie les facultés que les religieux appellent "mare magnum". Quoique Ignace eût beaucoup

d'ascendant sur le Pape et que celui-ci fût disposé à lui accorder ses faveurs, il savait que le Duc, ainsi que la maison des Borgia, était très estimé du Souverain Pontife et lui était très attaché; il le faisait écrire volontiers et usait de son crédit pour faire avancer les affaires de la Compagnie. On commença alors à traiter de ces facultés qui furent accordées l'année suivante.

274. Depuis l'année précédente, sans citer le nom du bénéficiaire, la faculté avait été obtenue du Saint-Siège (comme nous l'avons dit assez souvent) que si le Duc de Gandie faisait profession, il n'en conserverait pas moins, pendant trois ans à partir du mois de mai de cette année, l'administration du duché afin de pourvoir à l'établissement de ses filles et à l'avenir de ses fils et aussi pour mener à bien la fondation du collège et d'autres oeuvres pies en cours de réalisation. Le Duc, ayant reçu cette faculté, manda aussitôt le P. Antoine Araoz, provincial ; mais celui-ci se trouva empêché par la maladie ou les affaires, en la fête de la Purification. Ce jour là cependant le Duc fit la profession solennelle en secret(1); ce fut avec grande consolation qu'il accomplit ce pieux devoir. Rien d'étonnant à ce que le Père Ignace ait concédé si tôt au Duc la faculté de faire la profession. (Il l'appela dès lors P. François de Borgia). Après la mort de l'impératrice (dont Borgia avait reçu la charge de l'empereur Charles-Quint de présider les funérailles) la divine Bonté lui ouvrit les yeux de telle manière sur la vanité du monde et son mensonge qu'il avait décidé fermement de servir Dieu. Après la sépulture de l'impératrice qui se fit au mois de mai 1538, dans la litière qui le ramenait de Grenade, éclairé par une grâce de grande lumière, il commença à songer sérieusement à changer de vie, quoique son épouse fût encore en vie; il entreprit

(1) Il la fit entre les mains du P.Oviedo,Recteur.

de grand coeur de s'adonner à l'oraison et à la lecture (dès sa jeunesse il avait aimé s'instruire), de s'infliger des pénitences corporelles. A tel point qu'étant vice-roi de Catalogne, outre l'usage de cilices et de jeûnes très sévères (cela au milieu des banquets qu'il offrait aux autres) et de flagellations fréquentes, il consacrait beaucoup d'heures, même d'affilée, à l'oraison mentale. Et ainsi il avait si bien progressé dans la lecture des saints docteurs et dans la méditation de sujets touchant à la perfection chrétienne que l'année suivante pendant son séjour à Gandie, en écrivant des opuscules et en prêchant (ce qu'il fit dans le monastère des Clarisses, toutes portes closes), il montra qu'il avait reçu de Dieu un talent remarquable pour ce genre de ministère.

Comme cela se passait dans les autres collèges, on avait décidé de tirer au sort, parmi les quelques Pères qui s'appliquaient au progrès spirituel, celui qui prêcherait. Le sort tomba deux fois sur le Père de Borgia. La seconde fois, il parla de la connaissance de soi avec tant d'érudition, d'ordre et de sens spirituel qu'il suscita l'admiration de ses auditeurs. Ils estimaient que ce sermon lui avait été inspiré par Dieu, tant il semblait venir plus de sa prière que de son érudition, et qu'il méritait d'être imprimé en lettres d'or. A cette époque, la duchesse était morte. Ayant fait les Exercices Spirituels, le Duc s'était consacré à Dieu par des voeux simples et il faisait de grands progrès dans la vertu. Comme nous l'avons dit du P. André, il faudrait aussi le dire du P. de Borgia: emporté par une sainte ferveur, il semblait dépasser la mesure dans l'abstinence et la pénitence corporelle par l'usage des cilices et des flagellations.

275. Consulté par lui à ce sujet, le Père Ignace répondit (on possède ces réponses) qu'il fallait mettre au compte de Dieu ce qu'il avait fait jusqu'à présent. Mais comme les exercices spirituels et corporels convenaient les uns à un temps, les autres à un autre, il estimait qu'il valait mieux diminuer de moitié le temps consacré à l'oraison (Borgia était fort prolixe en ce domaine) et réserver l'autre moitié à l'étude des lettres afin de bien mériter du prochain non seulement par la science qu'il recevait du Seigneur, mais aussi par celle qu'il acquérait par l'étude. Il disait qu'il y a une plus grande vertu et grâce à jouir de Dieu et à le servir dans des services divers que dans un seul, même si ce seul était l'oraison. Quant aux abstinences et aux jeûnes, comme par la grâce de Dieu, la chair était libérée en lui des graves tentations et suffisamment soumise à l'esprit, il ne devait pas tant faire abstinence que son estomac (cela avait déjà commencé) en fût rendu malade. Au contraire, il devait plutôt développer ses forces naturelles par une alimentation convenable. Il souhaitait beaucoup que Borgia se persuadât que l'âme et le corps sont de Dieu et qu'il devait rendre un juste compte à Dieu de l'un et de l'autre. Il ne fallait pas permettre que le corps et sa vigueur s'affaiblissent de peur que l'âme elle-même en devînt moins apte à son travail. On avait pu recommander jadis cette trop grande abstinence des nourritures communes, mais à l'avenir, il fallait accorder au corps ce qui le rendrait plus fort sans offense de Dieu et du prochain.

276. Au sujet des pénitences corporelles par flagellations, le Père de Borgia avait coutume de se flageller chaque jour jusqu'au sang en l'honneur de la passion du Christ. Le Père Ignace estima qu'il devait s'abstenir de ces flagellations sanglantes.

Au lieu de sang, qu'il offre à Dieu des dons spirituels en répandant des larmes pour ses péchés et ceux d'autrui, en méditant les mystères de la vie du Christ ici bas et dans l'éternité, en contemplant les personnes divines et leur amour. Ces actions spirituelles de foi, d'espérance et de charité sont de loin préférables aux mortifications du corps. Celles-ci en effet ne sont recommandables que dans la mesure où elles sont utiles au progrès spirituel. Encore qu'on admirât les progrès faits par François de Borgia dans les exercices de pénitence que nous avons mentionnés, son humilité singulière, sa charité et les autres vertus solides - qui sont plus rares non seulement chez les princes mais aussi chez les religieux - semblaient d'autant plus dignes d'admiration. Sa prudence dans le maniement des affaires et dans ses conseils spirituels ne brillait pas peu en lui; et ce qui lui manquait de science théologique au moment où il fit profession fut comblé dans les années qui suivirent, grâce à une étude assidue de la théologie scolastique. Il avait près de trente sept ans quand il émit sa profession solennelle. Pendant trois ans jusqu'à son retour à Rome (1) il n'en parla point. A cette époque, il pourvut non seulement fort bien à l'établissement de ses filles, mais il maria aussi son fils aîné, le marquis de Lombay, à la fille du Comte Oliva. Comme celle-ci hérita de son père le comté, elle augmenta considérablement les revenus du Duché de Gandie. Ainsi François de Borgia préféra à la noblesse et aux rentes, aux richesses et aux honneurs d'Egypte "l'humiliation du Christ". Non seulement il ne pensait pas avoir abandonné de grandes choses, mais, considérant ces richesses comme rien, il estimait qu'il ne saurait jamais assez rendre grâce à Dieu d'avoir reçu de lui le don de pauvreté.

---

(1) Lire sans doute : *de* Rome.

277. A Saragosse, les Nôtres étaient peu nombreux à séjourner. L'archevêque n'était nullement favorable à leurs initiatives. Beaucoup de gens les poursuivaient de médisances et de calomnies. Ils n'en commençaient pas moins déjà alors à jeter les fondements d'un futur édifice spirituel. Ils recueillaient même quelques fruits, grâce à leur patience, dans le ministère des sacrements et par leurs entretiens.

278. Telle était la situation de la Compagnie en Espagne. Au Portugal, la Compagnie, par la grâce de Dieu, faisait de continuels progrès. Elle y avait trois maisons cette année-là. L'une d'entre elles pourtant n'était pas tout à fait stable, c'était la cour du Roi où le P. Simon Rodriguez, Provincial, pour remplir son office de précepteur du Prince, résidait, non sans profit spirituel du Prince qui tous les huit jours se confessait à lui; comme le jeune Prince était jadis de toute autre disposition, cette inclination à la piété faisait l'admiration de tous. Simon exerçait aussi une grande influence sur le Roi et sur les premiers personnages du royaume. Il en usait pour aider beaucoup de personnes et pour promouvoir les oeuvres de charité. Ce fruit consolait le bon Père qui préférait l'office d'un infime cuisinier de la Compagnie à toutes les dignités et opulences. Il avait avec lui quelques prêtres dont il se servait pour le ministère des confessions et toute sorte d'aide au prochain. Comme il était question alors de l'envoi d'un patriarche et d'autres pères en Ethiopie, son esprit s'enflammait d'un grand désir pour cette mission. Il écrivit au Père Ignace, lui exposa les plus intimes sentiments de son coeur; il déclarait qu'il ne ressentait aucune consolation dans ses travaux actuels, si ce n'est lorsqu'il espérait voir s'accomplir ses désirs d'aller aux Indes; ainsi,

disait-il, par cette occasion le Père Ignace l'arracherait aux soucis que lui imposait sa présence auprès du Roi du Portugal ; et il insistait en disant qu'autrement il ne pourrait s'en libérer. Que si ses désirs ne s'accomplissaient pas, il aspirait au Brésil que les Portugais venaient à ce moment de découvrir et qui était habité par des antropophages. La Providence cependant en décida autrement, elle qui donnait tant de succès au Père Simon au Portugal pour y promouvoir l'action de la Compagnie et le bien commun.

279. A Lisbonne, près de l'église Saint-Antoine résidaient beaucoup de nos prêtres et aussi d'autres frères. A sa grande consolation, le P. Georges continuait à prêcher le matin, aux jours de fête et à enseigner l'après-midi à un auditoire nombreux. Le Père Strada avait commencé à prêcher là, lui aussi, après avoir prêché à la cour du roi; il émouvait jusqu'aux larmes ses nombreux auditeurs. Après avoir ainsi proposé la parole de Dieu à des milliers d'hommes, il rentrait dans notre maison. Des fidèles s'attachaient alors à lui : ils s'adonnaient à la pratique des pénitences corporelles et recevaient fréquemment les sacrements de confession et de communion. Cette congrégation -ou fraternité- qui retirait ainsi un fruit appréciable de ses flagellations et de la réception des sacrements, il la maintenait dans ses bonnes dispositions par des instructions particulières. Le Père Jean, auquel on donna le surnom de Jean de Saint-Michel, remplissait auprès d'elle les fonctions de prédicateur et manifestait peu à peu un remarquable talent pour la prédication publique. Le nombre des "confrères" dépassait deux cents. Parmi eux des gens non dépourvus de notoriété. Leur ferveur et leurs larmes tandis qu'ils se flagellaient étaient vraiment dignes d'admiration. Quelques personnes assistaient par curiosité ou peut-être pour se moquer à ces pratiques de pénitence. Mais profondément émues par ces manifestations de piété, elles

s'en retournaient en se frappant la poitrine. En entendant les gémissements et les pleurs de ces pénitents, elles aussi prenaient conscience de leurs péchés. D'autres parmi les Nôtres s'adonnaient assidûment au ministère de la confession et de la communion et à toutes oeuvres de charité ; mais tout spécialement en expliquant tous les vendredis le catéchisme. Ils se montraient ainsi très utiles à la cité. Grâce à leur zèle, beaucoup d'habitants de Lisbonne aspiraient à la vie religieuse, et furent admis dans la Compagnie ou dans d'autres familles religieuses.

280. A Coïmbre, cette année-là, habitaient quatre vingt dix des Nôtres et plus encore (sans compter quelques-uns qui les servaient); la plupart étaient doués de vertus, de talents et d'autres dons remarquables du Seigneur. Pas mal d'entre eux appartenaient à la noblesse, et la bienveillance du Roi fournissait le nécessaire à l'entretien de plus de cent. L'édifice du collège aussi s'élevait aux frais du Roi. Il pourrait héberger plus de deux cents étudiants. Le Père Simon allait parfois les voir et les encourageait à tout ce qu' il y a de meilleur par des enseignements et des secours spirituels, afin qu'ils fussent prêts non seulement à travailler généreusement, mais aussi à verser leur sang et à donner leur vie pour la gloire du Christ. Et ceux qui ne se sentaient pas de telles dispositions, il les priait de quitter le collège. Il avait nommé un Recteur au début de l'année et cela en recourant au procédé que voici: il déclara qu'il voulait mortifier quelqu'un. Il appela le P. Louis de Grana et lui imposa la charge de recteur et au Père Louis Gonzalez qui avait été recteur l'année précédente, il donna l'office de cuisinier. A quelqu'un qui demandait au Père Simon lequel des deux il estimait avoir

mortifié, il répondit que la question était oiseuse; il était évident que les charges les plus humbles étaient source de consolation et de paix tandis que le supériorat était au contraire source de labeur et de mortification. Les scolastiques remplissaient avec sérieux leur devoir tant en ce qui concernait les études qu'en ce qui se rapportait au progrès spirituel. Ceux qui avaient la charge d'aider le prochain ne remplissaient pas leur office avec plus de paresse. Le P. Strada prêcha pendant le carême dans les écoles de l'université. La plupart de ses auditeurs furent poussés à la piété et quelques étudiants remarquables par leur connaissance des lettres et les dons de Dieu furent admis au noviciat. Le changement de Recteur fut non seulement utile parce que le nouveau Recteur très capable et très aimable était versé dans le domaine spirituel, mais aussi parce qu'il libéra le P. Louis Gonzalez pour des missions qu'il accomplissait avec fruit.

Nos scolastiques étaient à ce point estimés à l'Académie de Coïmbre qu'on croyait que les meilleurs talents se trouvaient tous chez les Nôtres. A telle enseigne que des professeurs étrangers à la Compagnie déclaraient qu'à l'avenir les hommes doctes viendraient à manquer à l'Université parce que tous ceux qui avaient du talent entraient dans la Compagnie. Il y avait déjà alors trente théologiens sans compter les philosophes et les étudiants ès-lettres. Les thèses étaient défendues au collège sous la présidence d'un docteur, et cet usage se révélait fort utile. Entre-temps ceux qui étaient promus au sacerdoce augmentaient le nombre des ouvriers dans la vigne du Seigneur.

281. Parmi ceux qui furent destinés aux différentes missions, l'Inde en reçut un bon nombre. Entre

autres le P. Gaspar (Barzée), originaire des Flandres (1). Il remplissait avec efficacité en ce moment au Portugal une mission à lui confiée. Le Père Louis Gonzalez lui fut envoyé pour l'avertir qu'il devait partir aux Indes et en même temps pour le remplacer. Les gens furent fort émus en apprenant que le P. Gaspar était destiné aux Indes. On lui proposa des oeuvres pies à entreprendre, en disant que s'il ne les accomplissait pas il ferait tort aux âmes qu'il avait reçu mission d'aider. Mais lui régla tout en très peu de temps et se libéra sans mécontenter ses ouailles. Celui qui remplissait les fonctions de juge dans la cité s'engagea même à suivre le Père Gaspar aux Indes si sa femme et ses enfants y consentaient. Le second père qui fut envoyé aux Indes fut le Père Antoine Gomez; le troisième, le P. Paul de Valle et d'autres. En tout sept, dont quatre prêtres.

282. Le Père Georges fut envoyé à l'endroit où Gaspar avait prêché; c'était une province confiée à un maître de l'Ordre de Saint-Jean, et qui avait grand besoin d'être instruite de la doctrine chrétienne. Lui-même, dans certaines villes, le P. Louis Gonzalez dans d'autres se dévouèrent par la prédication, le ministère des confessions et d'autres exercices de piété. Dans cette province, une des villes s'appelait Pedogrão Grande où bouillonnaient inimitiés et rivalités. Les habitants, des hommes vigoureux, étaient aux prises depuis six ans avec leur seigneur et ne permettaient pas qu'il pénétrât dans la cité. Etonnant fut le fruit que la Divine Bonté opéra par ces deux Pères. En très grande pauvreté, vivant d'aumônes, se contentant de peu, ils s'efforçaient d'édifier les gens

---

(1) Barzée était né à Goes, dans l'île de Beveland (aujourd'hui en Hollande).

non moins par l'exemple que par la parole. N'importe où ils allaient ils étaient reçus non seulement avec grand respect, mais les villes voisines les appelaient. Partout où ils arrivaient, les magistrats promulguaient un décret appelant tous les habitants à entendre la prédication des "apôtres" (ainsi avait-on appelé les Nôtres dans ce royaume). En quelque endroit que ce fut, ils les rassemblaient de partout, même de lieux ou hameaux éloignés. Les prédicateurs ne perdaient pas de temps à corriger leurs sermons, mais comme ils proposaient la parole de Dieu avec coeur, à peine parlaient-ils que les auditeurs commençaient à pleurer; et le changement de vie suivait l'effusion des larmes et les nombreux péchés qu'ils avaient commis dans leur vie étaient effacés par leur pénitence. On considérait comme déshonoré celui qui n'assistait pas à la prédication des "apôtres" au point que pour injurier quelqu'un on disait: celui-ci ou celui-là n'écoute pas la prédication des "apôtres". D'autres disaient que l'on devait considérer comme des"turcs" ceux qui n'assistaient point à de telles prédications. Dans une ville où ils avaient été envoyés, lorsqu'un des Nôtres acheva de prêcher, en présence de tout le monde, vingt personnes qui nourrissaient une grande inimitié les unes contre les autres, et depuis longtemps, se demandèrent pardon mutuellement, et cela avec tant de larmes et d'embrassements fraternels qu'ils manifestèrent ainsi sans difficulté la puissance de la parole de Dieu. Grâce à la transformation de cette ville opérée par la Droite du Très-Haut, d'autres villes voisines situées à quatre, cinq et dix lieues de distance, furent à ce point stimulées qu'elles appelèrent ces Pères avec tant d'ardeur par lettres, les suppliant de la part de Dieu à cause de leurs grandes nécessités, qu'il fallût absolument les satisfaire toutes. On ne peut exprimer par écrit ce que la Divine Bonté opéra chez ces populations. Signalons entre

autres le cas de ce prêtre qui "vivait depuis trente huit ans dans son infirmité". Il n'avait trouvé personne pour le conduire à la "piscine" purificatrice du Seigneur. Bien que prêtre, il vivait au vu et su de tout le monde en concubinage comme si sa compagne était son épouse. Au premier sermon du Père Georges, la femme fut prise d'un tel repentir qu'elle éleva la voix au milieu de la foule et remplit l'église de ses larmes et de ses gémissements à l'édification de l'assistance. Elle se confessa de ses péchés avec une grande contrition et dévotion. Le jour suivant, comme le prêtre était présent au sermon, la parole de Dieu transperça et pénétra son coeur. Ce que, depuis des années, l'intervention de personne n'avait obtenu, il se décida à cesser sa vie coupable et à mener une vie digne d'un prêtre. Une autre femme qui avait vécu sept ou huit ans dans le péché avec un autre prêtre, décida avec une grande ferveur de mener désormais une vie chaste. Et instruite par certains enseignements a u cours de la confession qu'elle fit, elle fut tellement confirmée dans ses bonnes dispositions que, rencontrant sur la voie publique ce prêtre avec lequel elle avait offensé Dieu, elle lui dit : j'ai perdu mon âme jusqu'ici à cause de toi, mais j'ai décidé de ne pas continuer à la perdre. Confesse-toi donc de tes péchés à ce Père (c'était le P. Gaspar, avant son départ pour les Indes) et convertis-toi à Dieu. Dieu donna tant d'efficacité à ces paroles que le prêtre, subitement retourné, prit souci de son âme. On ne peut guère chiffrer les réconciliations entre des personnes que séparaient l'inimitié et qui se haïssaient mutuellement. La grande paix pour laquelle on les avait envoyés là, entre la ville dont nous avons parlé et son seigneur fut réalisée. Le Père Georges étant parti de là, le P. Gaspar resta dans la ville de Pedograo. Son action, ou plutôt l'action de Dieu qui se servit de

lui, fut tout à fait digne d'admiration. Un cas mérite d'être signalé entre tous. Un vieillard vivait là. Quoique prêtre, il ne s'était jamais, disait la rumeur publique, bien confessé de ses péchés. Mais après avoir rencontré le P. Gaspar, Dieu changea son coeur. Il se décida à faire une confession générale de toute sa vie et il la fit à la grande édification et consolation du peuple. Dès que les Nôtres entraient dans une ville, même si la nuit était venue, ils étaient invités à prêcher, sans avoir pu s'y préparer. Devant tout le peuple, comme pour une leçon de catéchisme, ils parlaient des choses nécessaires au salut et beaucoup en étaient excités à la piété, parfois à entrer en religion. Quelques-uns furent appelés par le Seigneur à la Compagnie, et tous avaient une grande admiration pour la manière d'agir des membres de la Compagnie. Le Père Louis Gonzalez succéda au P. Gaspar, parce qu'il était assez connu, en ces lieux, des personnages importants de la cité; il édifia beaucoup la population. Il prêchait le lundi dans une ville, le mardi dans une autre... et ainsi jusqu'au dimanche. Ce jour-là, le soir, il se rendait à la ville où il avait prêché le lundi. Le P. Georges remplit les mêmes ministères dans d'autres villes : Thomar, Sanchos, Abrantes. A cette époque François Strada ne restait pas oisif dans la cité de Porto avant le carême. Les citoyens l'écoutaient avec une telle ferveur que, avant le lever du jour, ils commençaient déjà à remplir l'église. Les chrétiens étaient tellement enclins à la communion, à la prière et à l'exercice de la pénitence qu'ils avaient plutôt besoin de frein que d'encouragement. Mais comme il était venu pour prêcher à Coïmbre, le Père Strada quitta la ville laissant derrière lui de cruels regrets. Parmi les citoyens les plus importants de la cité, l'un d'eux, bien instruit dans les lettres, l'accompagna et entra dans la Compagnie. Je ne dois pas omettre que deux des Nôtres, ayant parlé avec grand zèle devant les prêtres

séculiers de la nécessité d'augmenter le nombre des prédicateurs, le Seigneur en appela un bon nombre à la vie religieuse. Cependant, les Supérieurs de la Compagnie pensèrent avec raison qu'il ne fallait pas imiter un tel zèle.

283. On observa, non sans admiration, quelques jugements de Dieu contre ceux qui n'admettaient point la doctrine de nos Pères. Nous en citerons deux ou trois. Le Père Georges s'entretenait un jour avec quelqu'un des choses de Dieu; près d'eux passa une autre personne qui détestait le premier et qui, pour cette raison, ne le salua pas. Le lendemain le Père Georges prêcha comme il l'avait décidé : et entre autres choses, il blâma ceux qui, pour de futiles raisons, refusaient de parler aux autres, en quoi ils semblaient imiter les démons. Alors, celui qui n'avait pas salué, commença à injurier le Père après son sermon. Le P. Georges lui demanda pourquoi il agissait ainsi. L'autre lui répondit que c'était à cause de ce qu'il avait dit dans son sermon. Il avait compris que c'était contre lui qu'il parlait. Le P. Georges s'étant mis à genoux lui demanda pardon pour ce qui aurait pu l'offenser. Mais l'autre, sans rien diminuer de sa fureur, s'en alla en proférant des injures. Avant de parvenir chez lui, comme il avait pris part à une rixe, son bras fut brisé en plusieurs endroits.

284. Ailleurs, un prêtre, je ne sais dans quel esprit, avait imaginé et dit publiquement qu'un des Nôtres allait prêcher dans un ermitage assez distant de la ville. Le peuple, étant donné l'édit promulgué par les magistrats, se hâta d'aller l'entendre. Ne l'ayant pas trouvé - car le Père était bien loin, en d'autres lieux - la foule

trompée revint en ville. Mais l'auteur de cette plaisanterie contracta subitement une pleurésie et se trouvant en péril de mort, il ressentit une grande peine de sa légèreté.

285. Le P. Emmanuel de Nobrega qui exerçait en plusieurs endroits avec grand fruit les ministères habituels de la Compagnie, étant entré dans une église entendit un groupe d'hommes et de femmes qui chantaient des chants et des airs de musique vraiment indécents en un tel lieu. Il avertit ces gens de l'incongruité de leur conduite. Mais eux n'en eurent cure et continuèrent à s'amuser ainsi. Un d'entre eux voulant manifester plus que les autres le peu de cas qu'il faisait de cette admonition commença à blasphémer contre Dieu. Il fit ainsi parce qu'il pensait que cela déplairait au P. Emmanuel. Mais celui-ci se mit à genoux et pria Dieu de ne pas s'irriter contre cette homme. Il ne fut pas exaucé. En effet, comme ce malheureux blasphémateur quittait ce groupe et se rendait ailleurs avec d'autres, la foudre tombant du ciel sur lui et son cheval les fendit en deux, alors qu'elle ne toucha aucun de ceux qui l'entouraient. Cet évènement frappa de terreur les habitants de la ville et ils écoutaient les sermons du Père avec une toute autre attention et disposition qu'auparavant.

286. On ne peut omettre de signaler le souci de la parole de Dieu que manifestaient les auditeurs dans certaines villes où les Nôtres prêchaient. La nuit, après que les hommes étaient rentrés des champs, il y avait sermon. Les citoyens de ces villes allumaient des bûchers sur les collines les plus élevées afin que des villages et montagnes voisines on vienne entendre le sermon. Beaucoup laissant là leur travail accouraient joyeusement, en grande hâte, pour

entendre la parole de Dieu. Dans beaucoup de ces villes la coutume persista chez un grand nombre, de se confesser chaque mois.

Je voudrais ajouter cette anecdote : le gouverneur d'une province remarqua qu'un Père, tandis qu'il vaquait aux affaires spirituelles trouvait à peine le temps de manger et de réciter l'office divin, il interdit alors par un édit qu'on allât chez le Père si ce n'est à des heures déterminées. Ainsi la charité prévenante des hommes fit que les Pères eurent le temps nécessaire pour le repos et les repas. Dans une ville où le Père Louis Gonzalez prêchait, outre un grand progrès spirituel de la population, il advint que vingt jeunes filles de la haute société décidèrent de s'engager au célibat perpétuel. Comme le Père demandait qu'on fondât un monastère, les parents offrirent pour cette fondation les dots qu'ils devaient donner à leurs filles. Sans attendre, ces jeunes filles commencèrent à servir Dieu sérieusement par leurs jeûnes et leurs prières.

287. Un des étudiants de Coïmbre souffrit pendant douze mois de maux de tête. La maladie s'aggravant et résistant aux remèdes, les médecins déclarèrent qu'il avait une tumeur au cerveau et on désespérait de sauver sa vie. Comme son mal affligeait d'autres membres de la communauté, le P. Simon,qui était absent depuis un certain temps, arriva sur ces entrefaites; il l'embrassa. Le P. Simon l'encouragea, et, entre autres choses, lui dit de faire en sorte de se bien porter. Le malade avait désiré le voir avant de mourir, avec l'espoir que sa vue lui rendrait la santé; il parla au P. Simon avec cette foi vive et cette confiance. Et Dieu donna à cette foi du frère ou à son obéissance de ne plus sentir de douleur et

d'être guéri. Mais si Dieu garda la vie à ce jeune homme, par contre, il en appela à lui un autre dont on attendait beaucoup, Roderic de Maneses, qui" en peu de temps remplit une longue carrière". Il allait recevoir le sacerdoce, mais pris d'un très violent mal de côté, il mourut en peu de jours. Avec un grand courage et pleinement soumis à la volonté divine, il reçut les sacrements et s'en alla vers le Seigneur au milieu des lames et des prières de ses frères.

288. La même année, mais à Rome, mourut le P. Martin de Santa-Cruz qui avait été recteur du collège de Coïmbre et était venu à Rome pour affaires. Il faut noter à son sujet que ce Père, par ailleurs excellent, se montrait tellement soucieux de sa province et de ses membres que le Père Ignace estimait qu'il dépassait ce qu'exigeait une charité bien ordonnée. Ce Père n'était pas depuis un an à Rome qu'il fut pris de coliques très violentes. Il regretta les erreurs qu'il avait commises de bonne foi et il s'en fut, comme on peut l'espérer, vers le Seigneur.

289. Cette même année encore, quelques-uns des Nôtres furent envoyés en Mauritanie et à Tanger. Le roi de Portugal possédait là quelques villes que ses ancêtres avaient occupées en Afrique. Des garnisons les défendaient contre les incursions des Sarrazins. Parmi elles, Ceuta où l'on avait placé sous les ordres d'un homme noble, le Seigneur Alphonse, une solide garnison de soldats qui, avec leurs épouses et leurs familles, formaient une sorte de ville. Ce Seigneur s'adressa au P. Simon et lui demanda avec insistance de lui envoyer quelques uns des Nôtres. Il parut bon au P. Simon d'accorder cette faveur à ce gouverneur et à cette cité. D'autant que la cité voisine, qu'on nomme Tétouan,

contenait un grand nombre de chrétiens captifs qui, jadis, avaient été secourus par un espagnol nommé Contreras; avec une grande charité, il pourvoyait à leur rachat et à leur consolation spirituelle, mais il était mort laissant une grande réputation de sainteté. Il avait refusé l'épiscopat avec l'abbaye annexe et quand il mourut à Séville, la dévotion du peuple,qu'il avait édifié, était telle qu'on ne laissa presque rien de sa barbe, de ses cheveux et de ses vêtements; chacun désirait posséder une relique d'un saint. La mort de ce saint homme décida le P. Simon à faire passer en Afrique le P. Jean Nunez (qui dans la suite fut élu patriarche d'Ethiopie) et le P. Louis Gonzalez. A grand peine et dans la pauvreté, au milieu de la chaleur du mois d'août, ils firent route d'abord à Séville, ensuite à Gibraltar, près des colonnes d'Hercule, où l'Océan et la Méditerranée se rejoignent. Là ils trouvèrent dix ou douze trirèmes sous les ordres de Bernardin de Mendoza, qui, en ce temps-là avait capturé quelques navires de guerre turcs (on les nomme gustas) (1), en avait coulé d'autres et fait pas mal de prisonniers turcs. Traversant le détroit par bateau, les deux Pères parvinrent le jour suivant à Ceuta. Comme ils priaient à l'église consacrée à la Vierge, qu'il nomme Notre-Dame d' Afrique, le Seigneur Alphonse, accompagné d'une grande foule, les reçut avec une très grande joie et les conduisit chez lui. Peu après, ils allèrent habiter dans une autre maison plus apte à l'accomplissement des ministères de la Compagnie. Le jour même de la Nativité de la Vierge, et ensuite les dimanches suivants, le P. Louis Gonzalez commença à prêcher deux fois dans la journée. Les autres jours une fois. Il parlait avec une grande ardeur de charité et émouvait

---

(1) ou mieux : *fustas*.

jusqu'aux larmes ses auditeurs au point que le Gouverneur et son neveu Antoine admiraient vivement ce genre de prédication. Il leur semblait non pas que ces Pères prêchaient, mais plutôt qu'ils retournaient les hommes. Les deux missionnaires commencèrent à exercer avec grand fruit le ministère des confessions. Ils visitèrent les malades et aussi le Gouverneur qui, à tout prix, voulait s'entretenir avec le P. Louis et il fallut lui consacrer beaucoup de temps. Le Père entra aussi en relations avec beaucoup de Sarazins (quelques-uns d'entre eux étaient des amis) montrant pour eux beaucoup d'affection afin de les gagner au Christ. Et on espérait la conversion prochaine d'un Sarazin du royaume de Velez, comme aussi d'une femme juive qui séjournait chez la femme du Gouverneur. Quelques membres de la noblesse et le Gouverneur lui-même firent une confession générale au P. Jean, et, avec une grande confiance, on laissait les Nôtres agir comme ils l'entendaient. Ils visitèrent les prisons et l'hôpital et entendirent des confessions. Le nombre des pénitents grandissait de jour en jour et toute la ville fut remplie de consolation spirituelle. Le Gouverneur de Ceuta écrit entre autre ces lignes au Père Simon : "Sachez bien que jusqu'ici les hommes de cette ville, je les considérais comme de moeurs quasi plus mauvaises que les Sarazins. Mais déjà après quinze jours que ces Pères séjournent ici, ils o nt changé de genre de vie au point que je les estime plus que des religieux. Quels résultats ne peut-on pas espérer si les Pères restent ici plus longtemps ?" Il écrit aussi qu'il a demandé au préfet de la ville de Tétouan (on le nomme Acen) la faculté pour les Nôtres de se rendre à Tétouan. Mais Satan craignant le fruit spirituel qui s'ensuivrait pour les captifs prit soin de susciter des difficultés. Acen en effet répondit qu'il craignait que le Giarifus (c'est le titre du Prince) ne voie pas d'un bon oeil la venue des Nôtres. Si cependant ils ne prêchent pas aux Sarazins mais viennent voir les captifs chrétiens et

les consoler par la réception des sacrements, on peut leur ouvrir la porte; et plus facilement encore s'ils traitent du rachat des captifs. Ainsi, venant fréquemment à Tétouan, ils dissiperaient les craintes des Sarazins, et ils pourraient ensuite plus librement parler des choses de Dieu. Le Gouverneur demanda aussi avec instance que s'ils devaient quitter Tétouan, pour d'autres lieux, ils rentrent à Ceuta. Il demanda également au Roi de donner l'ordre de faire construire une maison pour les Nôtres à côté de l'église de N.D. d'Afrique, dans l'espoir que si les Nôtres y résidaient, on amènerait des juifs et des sarazins à se convertir.

290. Tétouan se trouve à cinq ou six lieues seulement de Ceuta. Là vivaient en prison de cinq à six cents captifs chrétiens. Les Pères se rendirent donc là-bas. Après beaucoup d'essais, ils ne purent recueillir quelque fruit que parmi les captifs. Aussi le P. Louis Gonzalez, qui avait conçu beaucoup de projets fort importants à proposer au Roi de Portugal, quitta-t-il Tétouan en y laissant le P. Jean Nuñez pour la consolation des captifs et rentra-t-il au Portugal. Le préfet de la ville avait ordonné que le Père Jean s'en allât avec le Père Louis. Mais grâce à un de ses serviteurs qui était en faveur auprès de lui, il révoqua son ordre; le P. Jean, disait-il, serait très utile à Tétouan pour soigner les captifs malades et traiter la question de leur rachat. Ainsi donc le P. Jean resta à Tétouan. Il reçut de l'argent de Castille et du Portugal pour le rachat des captifs; il obtint la faculté du Gouverneur des Sarazins d'entendre les confessions. Il arracha des griffes du démon un homme qui se trouvait en grand péril de renier sa foi. Tant de captifs venaient à lui pour se confesser, qu'il passait tout le jour

à les entendre, sauf le temps consacré à la célébration de la messe. Après la messe, il apportait chaque jour la communion à trois ou quatre captifs. Jusqu'alors, en effet, ceux-ci avaient été privés de la réception de ce sacrement. Il leur désignait certains jours où tels ou tels viendraient à lui, afin de pouvoir ainsi apporter à tous consolation. Quand il passait par les rues, on se précipitait pour lui baiser les mains ou le manteau. Et il avait peine à les renvoyer. Il visitait chaque jour les six prisons (il y en avait six à Tétouan où les captifs étaient enfermés la nuit) pour consoler les malades; et si un captif tombait malade, il accourait aussitôt pour entendre sa confession. Il portait aussi de la nouriture aux grillages de la prison (on les appelle mazmorras) ce qui édifiait grandement non seulement les captifs, mais aussi les Sarazins. Un jour le gouverneur musulman de la ville rencontra le P. Jean qui sortait de la prison. Il lui sourit, se tourna vers sa suite et il loua le Père pour sa charité. Le Père s'entretint avec le Gouverneur, sa femme et son fils, qui se montraient tous bienveillants pour lui et l'écoutaient volontiers quand il discutait avec les Juifs, et ils lui faisaient comprendre qu'ils se réjouissaient de son séjour à Tétouan. Avec les Sarazins, il se montrait cependant fort réservé de peur que le Gouverneur offensé ne l'empêchât de poursuivre son apostolat fructueux auprès des chrétiens. Il prêchait parfois aux marchands et aux captifs qu'on pouvait rassembler. Il se rendit même à la synagogue des juifs où le Rabbin enseignait de nombreux enfants. Comme il discutait avec lui, beaucoup de juifs assistèrent à l'entretien; il commença aussi à discuter avec un vieillard (que les juifs disaient fort savant); et devant les auditeurs nombreux, il prouvait "d'après les dires des prophètes, et par de nombreuses raisons" que le Messie était déjà venu et que c'était le Christ. Quand ils niaient que le Christ fut Dieu et Messie, il leur criait, avec

la flamme du zèle - et il le fit non pas une fois mais très souvent - qu'il était prêt à mourir pour témoigner que le Christ était le Messie prédit par les prophètes, ce qu'aucun d'eux n'était prêt à faire pour la défense de la loi selon laquelle ils vivaient. Il disait qu'il était assez évident qu' ils avaient été rejetés de toutes les nations, jamais seigneurs, toujours esclaves, en châtiment du péché qu'ils avaient commis en tuant le Christ. Il disait cela et beaucoup d'autres choses de ce genre. Dans la suite, le rabbin le suivit un jour jusqu'à la maison et il avoua qu'il connaissait assez la vérité par les prophètes et qu'il ne demandait qu'une chose, c'était de conduire ses deux fils à Ceuta (Septa) et d'échapper aux mains des Sarrazins. Ces deux Pères confirmèrent dans la foi beaucoup de chrétiens ébranlés dans leurs croyances. Grâce à leurs aumônes beaucoup de garçons et de filles et des adultes des deux sexes furent rachetés de leur misérable esclavage; par la parole et par le ministère des sacrements, par des secours matériels aussi, ils en réconfortèrent d'autres et les consolèrent.

291. Sur la côte de l'Afrique qui est baignée au midi par l'océan, en cette même année, les Pères qui étaient partis l'année précédente, à savoir le P. Georges Vaz et le Père Christophe Ribeiro, avec deux compagnons, séjournèrent quelque temps dans l'île dite de Saint-Thomas d'où la navigation vers le grand Congo est facile; et quoique presque tous fussent accablés par les fièvres et d'autres maladies, ils partirent le 18 février de cette année; ils arrivèrent le 17 mars au port de ce royaume, appelé Pinda, et atteignirent la capitale du Grand Congo le jour de la Pentecôte. Ils y furent reçus avec bienveillance par le roi. Quoique l'état de leur santé ne fût pas bon, ils ne s'abstinrent pas

de célébrer la messe, de prêcher et d'administrer les sacrements de baptême et de pénitence. Ils se partagèrent la besogne après s'être sagement concertés. Le Frère Jacques Soveral reçut la charge de l'école des enfants ; il leur apprenait à lire et les instruisait de ce qui a trait à la doctrine et à la vie chrétienne. Ce n'était pas là un travail inutile: il concernait quelque 600 écoliers, et le principal fruit à espérer pour la cité avait sa source dans de telles écoles. Les prêtres s'adonnaient à la prédication, au ministère des confessions. Le Père Georges Vaz, au début du mois de juin, enflammé d'un grand désir de se rendre dans les villages proches de la ville et de parcourir le royaume en demanda l'autorisation au roi. Celui-ci refusa d'abord, sous le prétexte que leur travail dans la capitale du Congo était nécessaire. Mais Georges, voyant combien était urgente la nécessité de ces villages, insista; il obtint du roi non seulement la permission demandée, mais aussi un interprète. Et comme il était nécessaire d'avoir avec soi des gens pour porter les vivres indispensables et des sortes de chaises à porteur - on ne peut en effet parcourir autrement le royaume étant donné la nature du pays - ils attendirent vingt jours le viatique que le roi leur avait promis. Rien d'étonnant, car le roi avait coutume, si on lui donnait aujourd'hui une immense somme d'or, de n'avoir plus rien le lendemain, et ainsi la maison royale se trouvait longtemps sans aucun argent. Il parut bon au P. Georges de ne pas attendre plus longtemps, estimant qu'il fallait mettre sa confiance dans le Seigneur. Il persuada l'interprète (qui se nommait Pierre Alvarez) de partir avec lui de la ville avec ses serviteurs. Il ne devait pas craindre de voir le nécessaire leur faire défaut et s'en remettre à la Providence. Pierre Alvarez le crut; obéissant aux exhortations du Père Georges, comme la fête de Pierre et Paul était proche, il fut réconforté par les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Après

avoir pris congé du roi, ils s'en allèrent donc au nom du Seigneur. En l'espace de vingt jours, ils n'avaient pas avancé de plus de six milles autour de la ville, car le P. Georges avait engendré au Christ par le baptême 2700 personnes après les avoir catéchisées. Parmi eux des hommes de 60, de 70 et même quelques-uns de 80 ans, car la longévité de ces populations est grande. Le P. Georges tomba alors malade, ce qui le rendit incapable de continuer son apostolat. Il rentra donc en ville avec Pierre Alvarez son interprète. Pierre Alvarez avait sept serviteurs. Ils furent toujours abondamment pourvus du nécessaire grâce aux aumônes, ce qui confirma la foi de Pierre Alvarez. La corruption des moeurs était grande dans le royaume, aussi bien parmi les indigènes, que parmi les portugais qui vivaient chez eux, mais, par la grâce de Dieu, avec l'arrivée des Nôtres, une certaine amélioration se produisit. Les femmes n'avaient pas l'habitude d'assister au sacrifice de la messe, ni aux leçons de doctrine chrétienne. Les Nôtres allèrent trouver le roi et lui dirent qu'elles commettaient ainsi un grand péché. Le roi répondit: "chilika" (1) ce qu'on peut traduire : "vous dîtes vrai"; et il ordonna que toutes les femmes se rassemblent dans une certaine église (lieu où jadis, avant qu'il n'y eût des chrétiens, on enterrait les morts - on l'appelait *ambiro* - et qu'on avait transformé en église). Les femmes de la noblesse s'y rendirent avec leurs serviteurs ; on célébrait la messe et l'un des Nôtres leur expliquait la doctrine nécessaire au salut. Un autre faisait entre-temps la même chose pour le roi et les hommes tant indigènes (qui sont de couleur noire) qu'étrangers blancs qui

---

(1)Aujourd'hui dans le bas-Congo on dit "*kiéleka* pour signifier en vérité, vous dîtes vrai, oui bien sûr". C'est sans doute ce mot qu'employa le roi (avec peut-être une petite différence dialectale -note du traducteur).

étaient nombreux dans la ville. Il y avait dans la cité deux autres églises dont l'une était considérée comme la cathédrale; l'autre, l'église d'un groupe de "blancs"(comme disent les indigènes) et qui était consacrée à la Vierge. Dans ces deux églises on enseignait le catéchisme chaque jour pendant une ou deux heures; chaque jour on baptisait quelques personnes; mais si c'étaient des adultes, une instruction concernant les choses de la foi précédait; et ce n'était que lorsqu'ils disaient qu'ils voulaient être chrétiens et demandaient le baptême, qu'on les baptisait. Il n'y avait pas de difficulté à les amener à la foi si on leur en expliquait les raisons. Leur façon de parler est presque toujours métaphorique et ils usent presque toujours d'images en leur langage. Quand on leur demandait en conversation qui les avait créés, ils répondaient : "*In fumeto Zambicho pengo*", c'est-à-dire, le Seigneur m'a fait. Ils ne reconnaissaient qu'un seul Dieu et quoiqu'ils fabricassent des idoles et fussent superstitieux, ce ne semblait être que par ignorance. Jacques Diaz célébra en ces jours-là sa première messe et, à cette occasion, un autel fut élevé dans un lieu choisi; il fallut beaucoup d'efforts pour refuser les honneurs et les présents que les indigènes voulaient offrir : on ne voulut pas s'enrichir de leurs présents parce qu'on avait choisi la pauvreté pour le Christ. Le Roi avait ordonné qu'on apportât beaucoup de cadeaux, mais les Nôtres demandèrent instamment qu'on ne leur en offrit point: ils ne voulaient pas en recevoir. Le roi acquiesca.

292. Parmi les erreurs que le démon met dans l'esprit de ces hommes, il y a celle-ci : il leur fait croire qu'ils sont immortels; et de là, nulle plus grande injure ne peut leur être faite que de leur dire : ton père ou ta mère est mort. Et cette erreur est surtout le fait des gens de la campagne.

Lorsque que quelqu'un vient à mourir, on dit qu' il est parti ailleurs. Et même s'il est très vieux, il ne leur paraît pas qu'il meurt, si la mort lui arrive autrement qu'à la guerre. Le démon les persuade encore d'une autre erreur: ils ne font rien de mal. De là quand certains païens se disposaient à la foi du Christ et qu'on leur demandait de regretter leurs péchés passés, ils avaient coutume de répondre qu'ils n'av aient pas de péché. Un fils de sorcier devint chrétien. Ses parents avaient permis qu'on l'amenât en captivité. On lui demanda pourquoi ses parents avaient permis cela. Il répondit que tout chez eux était plein de fourberies et que seuls les hommes blancs avaient une bonne religion et que seul Dieu était le maître de tout. Il faut admirer la joie avec laquelle des hommes de cette sorte embrassaient la religion chrétienne.

293. Quoique quelques chrétiens aient existé déjà dans ce royaume du temps du roi Emmanuel, il y avait une grande pénurie des choses nécessaires au culte, étant donné qu'il fallait les apporter du Portugal; la vie dissolue des prêtres instruits et ordonnés au Portugal était telle qu'on disait qu' ils venaient plutôt détruire qu'édifier le christianisme en ce royaume. Le roi avait coutume de les mépriser, eux qu'il voyait se souiller des péchés des autres hommes. Il y avait aussi pénurie d'argent dans le royaume. Les mines d'or étaient au pouvoir de leurs ennemis (qu'ils appelaient *Chiancala);* néanmoins on trouvait en abond ance les vivres essentiels. Et pour les serviteurs de Dieu, plus copieusement que pour le roi lui-même à qui il arrivait souvent, n'ayant rien à manger, de demander à un de ses serviteurs blancs de lui envoyer de la

nourriture. La cause de cette pénurie, c'est qu'ils donnent tout et ne gardent rien pour le lendemain. Ils vont presque nus; ils n'ont seulement qu'une loque pendant du nombril pour cacher leur sexe. Ils n'ont ni chapeau ni chaussures; et si quelqu'un a fait l'acquisition d'une chemise, il la porte jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux; ils dorment la nuit dans le même costume qu'ils ont le jour. S'ils trouvent beaucoup de nourriture, ils mangent beaucoup; s'ils en ont peu, ou presque rien, ils se contentent de très peu. Plût au ciel qu'ils supportent pour Dieu ce qu'ils ont à supporter ! Leur vie ordinaire dépasse, en matière de privation des commodités du corps, les pénitences des saints. Il semble que Dieu les prive de ces commodités pour qu'ils soient moins mauvais. Leur nourriture et leurs habits étant ce qu'ils sont, ils ne cherchent pas à se lier avec des gens qui les aident; néanmoins ils vivent perpétuellement dans les mensonges et les calomnies. Si on leur objecte, "vous mentez", ils rient. Avec l'arrivée des Nôtres, les moeurs furent notablement réformées tant chez les clercs que chez les laïcs, tant chez les indigènes que chez les blancs. Il n'est pas étonnant, surtout au commencement, que plusieurs aient cessé de pratiquer la religion chrétienne qu'ils avaient une fois acceptée, car leurs prêtres baptisaient beaucoup d'adultes et d'enfants sans aucune préparation; il n'y avait donc rien d'étrange à ce qu'ils retournent à leurs péchés, puisque leurs prêtres ne savaient rien dire de la religion qu'ils avaient embrassée, si ce n'est qu'ils avaient mangé du sel. Ce pays est grand et il ressemble au Portugal; l'air y est salubre; la chaleur n'est pas désagréable toute l'année; du mois de mars au mois d'août, c'est chez eux l'hiver (ils disent : *chisimo)*. Les pluies ne le rendent pas insupportable, mais bien le vent et le froid que les indigènes tolèrent difficilement.

Ils n'ont de remède que de faire un feu devant eux et un feu dans leur dos. Le roi habite dans la ville même de Congo dont les moeurs sont assez barbares et peu dignes de la religion chrétienne. Le P. Georges se rendit dans les villages voisins de la ville pour ramener les brebis perdues au bercail du Christ. Il fit construire trois églises: une dédiée au Sauveur, l'autre à la Vierge, la troisième à Saint Jean-Baptiste.

294. Le Fr. Jacques Soveral, qui dirigeait l'école, engageait d'autres maîtres de la ville pour enseigner sous son autorité; et il obtenait le nécessaire du roi, tant pour leur entretien que pour celui des élèves. Et quoique, comme nous l'avons dit, ceux-ci fussent environ 600, le roi les nourrissait tous; s'il ne l'avait pas fait, aucun ne serait venu s'instruire. Il fallait beaucoup de patience au Fr. Jacques dans cette oeuvre de charité, car, outre la question des vivres et des autres choses qui sont nécessaires à la vie, il devait lutter souvent contre les maladies; les meilleures médecines, écrivaient-ils, sont la confiance en Dieu.

295. Le Père Christophe Ribeiro, quoique sans cesse fiévreux, instruisit et baptisa 1700 personnes du 27 mars au 1er août; la nuit, un des chrétiens agitant une sonnette, recommandait aux prières les âmes du purgatoire; beaucoup seraient morts sans le sacrement de pénitence, surtout quand sévit une épidémie d'angine, si la sollicitude des Nôtres ne les avaient secourus. Ils faisaient en sorte que les pauvres eux-mêmes fussent aidés par les aumônes des riches. Quand ils enseignaient le catéchisme, ils leur faisaient remarquer, à l'occasion, pour être entendus plus volontiers, qu'en

quittant leur patrie, malgré les difficultés de la navigation et la maladie, eux-mêmes étaient venus ici non pour s'enrichir des biens, mais pour aider leurs âmes; mais les indigènes ne semblaient pas avoir beaucoup le sens de la gratitude. Quand on leur expliquait les commandements de Dieu et les péchés mortels, ils écoutaient, mais quand ils étaient conduits, comme par la main, à la connaissance de Dieu par la voie des choses créées et visibles, cela leur plaisait beaucoup. Dans ce ministère comme p our celui de la confession, les Pères se servaient d'interprètes. En ce temps-là le roi préparait la guerre contre son ennemi Changala; le 1er août, il donna l'ordre de faire sonner de la trompette à travers la ville; c'est la coutume ici quand on part à la guerre; un des Nôtres devait l'accompagner. Outre ceux que le Père Georges Vaz baptisa hors de la ville de Congo, il en conduisit, ces mois-ci, trois cents au bercail du Christ, après les avoir instruits et exhortés, et en accomplissant les cérémonies selon le rite de l'Eglise. Le Frère Jacques, bien qu'il eût la charge de l'école, baptisa en outre quatre cents hommes, après les avoir instruits de la même manière; et il refusait tout cadeau, ce qui les édifiait grandement.

296. Après être parvenus au port de Pinda, les Nôtres parcoururent 50 lieues en chaises à porteurs jusqu'à la ville de Congo. Ces chaises à porteurs sont faites de deux gros morceaux de bois grossier qu'il faut tenir à deux mains; entre ces deux bois on étend une peau de boeuf qui constitue une sorte de siège sur lequel on s'assied. Deux indigènes à l'avant, deux à l'arrière portent celui qui est assis. Quand ils sont fatigués, deux autres les remplacent. Le roi du Grand Congo (qui se nomme

Jacques) envoya deux hommes de sa noblesse pour conduire les Nôtres jusqu'à lui. Chacun de ces deux nobles, toutes les fois qu'il le veut, rassemble 15.000 hommes pour le combat. Le roi les envoya parce qu'il craignait que les Nôtres ne courent quelque péril de la part d'un ennemi; le roi les reçut avec sa cour, près des murs de la cité; hommes et femmes poussèrent les cris dont ils se servent à la guerre; le roi avait une main appuyée sur une croix qui avait été érigée là; il était entouré de ses trois jeunes fils; comme les Nôtres voulaient lui baiser la main, lui-même de sa main toucha celle des Nôtres et ensuite baisa sa propre main; nous aussi nous baisâmes nos propres mains de la même façon. A un de nos frères non prêtres seul, le roi donna sa main à baiser (1). Le roi a à son service 50.000 hommes. Ceux-ci, à partir d'arbres (qu'ils nomment palmiers) font des pagnes avec lesquels ils se couvrent, comme nous l'avons dit, le milieu du corps. Lorsqu'ils partent en guerre, ils portent arc et flèches; pour ce qui est des autres armes et des vêtements, ils n'ont que ceux avec lesquels ils sont nés.

297. A trente lieues de Congo, on trouve une peuplade d'hommes qu'on nomme *Eubundos* qui mangent ceux qu'ils ont tué à la guerre. D'autres qu'on nomme *Anzinchos* vivent de chair humaine même en dehors du cas de guerre: celui qui est plus puissant mange les autres !

298. Les aliments, au royaume de Congo, sont très peu nourrissants; ils n'ont pas de froment; ils

---

(1) Ce passage obscur peut s'éclairer par la coutume du salut en certaines régions d'Orient: on touche la main de la personne qu'on salue, puis on baise sa propre main.

cueillent une sorte de légume un peu plus gros que le mil; avec lui les plus riches, même les blancs, font un pain qu'il faut manger le jour même, il ne peut se conserver jusqu'au lendemain; on l'appelle *enfunde;* il y a un autre aliment que l'on nomme *lucu* une sorte de *sénevé,* que les indigènes emploient communément. Ils moulent leur farine entre de grosses pierres et avec beaucoup de travail; ils ont un vin le *melafoe,* qu'ils tirent du palmier. Cette boisson est assez bonne pour les indigènes et assez nourrissante. Leurs fruits ressemblent à des concombres. Comme on le voit, l'homme ne vit pas seulement de pain! Ces gens sont simples; peu nombreux sont ceux qui comprennent les choses de Dieu; ils ont une raison très peu développée et "chacun suit son désir". En dehors du roi et de quelques nobles, aucun ne se lie à des femmes par un mariage quoiqu'ils en aient dix, vingt ou davantage, selon leur "puissance" plus ou moins grande. Il n'y a pas de médecins, aussi beaucoup meurent-ils au hasard comme de petits moineaux. Heureux les chrétiens "s'ils savaient les biens qu'ils possèdent"!

299. Avec la flotte qui fut envoyée cette année en Inde, douze des Nôtres, dont cinq prêtres, répartis sur deux navires, arrivèrent à Goa, non sans grande difficulté et péril, mais le fruit apostolique ne fut pas moindre. Le navire sur lequel voyageait le P. Gaspar François (Barzée) avait à bord beaucoup de gens de la noblesse sous la conduite de Jean de Mendoza. Comme la plupart des Nôtres avaient le mal de mer et restaient couchés, le Père Gaspar faisait, non sans peine, le cuisinier pour préparer le nécessaire; mais un homme de condition, nommé Henri de Macedo, allégea sa besogne en lui donnant un serviteur. Le P. Gaspar put ainsi prêcher les jours de fête. Il parla des oeuvres de miséricorde. Les autres jours, il expliquait l'oraison dominicale. Pour ce qui est

des confessions et des entretiens privés (fort nécessaires, beaucoup de femmes de petite vertu voyageaient sur ce navire), le Père Gaspar et les autres, quand ils furent guéris du mal de mer, commencèrent à s'en acquitter. Ce qu'ils avaient reçu en viatique, les Nôtres le faisait partager aux pauvres, et largement; la divine Bonté les aidant par ailleurs, tout semblait augmenter à l'étonnement des passagers; l'un d'eux ayant observé la chose fut amené ainsi à soigner les malades et finalement à se donner à la Compagnie. En peu de jours, tous ceux qui en montant sur le navire ne semblaient pas pouvoir renoncer aux jeux ni aux vices, furent amenés à mener une vie sérieuse, comme il convient à des chrétiens, par un changement de moeurs étonnant; tout ce qu'ils avaient, ils le donnaient aux pauvres ou le mettaient à la disposition des Nôtres; ils leur soumettaient toutes leurs controverses et résolvaient leurs doutes en recourant à leur arbitrage. Un jour que le P. Gaspar, après avoir prêché, se rendait aussitôt chez les malades, Jean de Mendoza, le capitaine du navire, l'appela dans sa chambre pour un entretien. Il lui demanda de prendre soin de son âme, de l'aider. Il l'en pria sérieusement au nom du Seigneur. Il traita avec lui des choses spirituelles et, peu après, le P. Gaspar lui fit faire la première semaine des Exercices Spirituels. Jean de Mendoza alors progressa rapidement. Non seulement il s'approcha fréquemment du sacrement de pénitence et s'entretenait avec le P. Gaspar de ce qui concernait l'honneur de Dieu, mais il manifesta aussi ses progrès par le fait que jusqu'à l'arrivée en Inde, il prit soin des malades. Outre qu'il fournissait le nécessaire - même à ceux qui étaient en santé - il voulut qu'on distribuât aux malades, pour les consoler, les mets plus délicats qu'on avait préparés pour lui, et cela sous notre responsabilité.

300. On subit deux tempêtes. La première fut la moins forte. Le P. Gaspar prêcha sur la façon de se conduire au moment de la tempête : il fallait assurer le travail nécessaire et implorer Dieu pour obtenir sa miséricorde, mais dans le coeur seulement, sans manifester de crainte afin de ne pas effrayer les autres.

La seconde tempête fut beaucoup plus forte. Elle éclata au cap de Bonne Espérance et dura trois jours, mettant en grand péril le navire. Le pilote disait qu'il n'en avait jamais vu de pareilles, le navire faisait eau au point que les passagers terrifiés n'attendaient plus que la mort. Un homme vint chez le P. Gaspar pour se confesser. Celui-ci l'écouta brièvement mais avec grand fruit. Cet homme absous déclara que c'en était fait du navire si Dieu ne le sauvait par un miracle. Le P. Gaspar monta sur le pont où les hommes découragés se préparaient à mourir, il commença à leur rendre coeur, et les voyant accourir vers lui comme s'il pouvait les sauver, il bénit la mer et chanta avec eux les litanies et les sept psaumes. Alors les matelots commencèrent à respirer et à reprendre courage. A la demande du capitaine, qui se trouvait près du gouvernail, il bénissait les flots qui s'élevaient de façon terrible contre le navire et disait ces mots : "le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande, que le Christ nous délivre de tout mal". Il exhortait le pilote et les autres à ne pas perdre courage. Pendant la tempête il persuada les femmes deshonnêtes (l'une d'elles s'était abstenue de justesse de le frapper, tandis qu'il cherchait à décider les autres à mieux se conduire) de se confesser et de se réconcilier avec Dieu plutôt que de tomber en enfer. Tous ces périls - et d'autres très graves comme de heurter les rochers ou de s'enliser dans le sable - ayant été évités avec l'aide de Dieu, les voyageurs parvinrent au port qu'on nomme Mozambique. Personne ne périt,

ce qui est fort rare dans de telles circonstances. Tandis que les autres se reposaient de la fatigue de la traversée, les Nôtres se rendirent à l'hôpital pour y résider. Cent vingt malades y étaient alités. Les Nôtres refusèrent de meilleurs logis qui leur étaient offerts, pour donner leurs soins aux malades et leur apporter les secours de leur ministère spirituel. On les avertit de prendre garde à l'haleine des malades dont plusieurs souffraient de maladies contagieuses. Dans ce même hôpital, leur assurait-on, le P. François Xavier qui n'y avait pas fait attention, avait failli mourir. Mais se confiant en la protection de Dieu, ils exercèrent la charité, restant nuit et jour au milieu des malades, entendant leurs confessions, aidant les mourants, qui étaient très nombreux, en paroles et en actes, leur procurant la nourriture nécessaire, mendiant pour eux les médicaments. Le P. Gaspar faisait à la fois office de cuisinier, de pharmacien et de prédicateur; ce qu'il dirait dans ses sermons, il y pensait en préparant les remèdes pour les malades ou, la nuit, en les veillant, ou en parlant aux mourants, ou en ensevelissant les morts. La moisson de ceux qui se confessèrent pendant les quinze jours qu'ils passèrent dans la ville de Mozambique fut telle qu'ils ne purent satisfaire tout le monde. La bonté de Dieu fut merveilleuse. Les gens admiraient qu'au milieu de tant de labeurs, il leur conservât la santé et les forces. Quand la flotte s'apprêta à appareiller, ils suppliaient qu'on n'abandonnât pas les malades, mais qu'on les emmenât. Le P. Gaspar s'en fut trouver les chefs. Ceux-ci acquiescant de bon gré, les accueillirent sur leurs navires et, avec grande charité, prirent soin de leur santé et leur fournirent le nécessaire. De là, la flotte parvint en Inde le quatrième jour de septembre. Elle avait quitté Lisbonne le 17 mars. A cette époque, le P. François Xavier se trouvait à Goa et préparait son départ par mer pour le cap Comorin. Ayant appris l'arrivée des Nôtres, il

attendit; il les reçut avec la plus grande charité et joie de l'âme. Ayant appris d'eux les progrès de la Compagnie en Europe en ce qui concerne la gloire de Dieu et le fruit des âmes, il ne cessait de louer la bonté de Dieu. Il voulut que le P. Gaspar (dont les chefs du navire qui l'avait amené lui avaient beaucoup parlé) prêchât dans notre église le jour même de la nativité de la B. Vierge. Beaucoup de fidèles vinrent l'entendre; mais n'ayant pas été bien compris à cause de sa voix trop basse, il eut peu de succès. Alors le P. François ordonna au Supérieur de lui faire faire des exercices de voix, la nuit, dans l'église, afin de l'habituer à parler plus haut. Cela fait, les sermons du P. Gaspar commencèrent à plaire et à émouvoir les auditeurs. Il visitait entre-temps ceux qui étaient détenus dans la prison publique et, dehors, s'adonnait à toutes sortes d'oeuvres de charité et faisait aussi des cours à la maison. Le 9 octobre, le P. Antoine Gomez, avec ses compagnons, aborda au port de Goa où on ne l'espérait plus. Déjà en effet depuis les Îles Canaries, le navire qui le portait avait été perdu de vue et ce fut par miracle qu'il arrivât sain et sauf en Inde. Car avant d'arriver à Mozambique, le navire, poussé par un vent violent, s'enlisa dans le sable. Le gouvernail ayant été arraché, les matelots avaient perdu tout espoir de salut. Alors le Père Antoine Gomez qui portait avec lui pour les Nôtres des Indes la tête d'une des onze mille vierges, la prit dans ses mains, exhorta les hommes d'équipage et les invita à se recommander à Dieu par l'intercession de cette vierge et à ne pas négliger non plus de faire tout ce qu'ils pouvaient pour sortir du sable; il plut alors à la divine bonté de les délivrer. Comme assez souvent ils avaient essayé de sortir le gouvernail de l'endroit où il se trouvait et doutaient de pouvoir jamais réussir, le P. Antoine leur dit : essayez encore une dernière fois au nom de cette vierge; car ou bien elle obtiendra que le

gouvernail soit remis en place ou bien elle pourra nous conduire au port sans lui. Aussitôt le gouvernail put être remis en place et on arriva heureusement à Mozambique; là les Nôtres abordèrent. Comme les premiers qui étaient arrivés, ils avaient soigné les malades et les avaient emmenés avec eux.

301. Le soin du collège de Goa et des Nôtres qui séjournaient dans d'autres localités de l'Inde avait été confié au P. Antoine Gomez par le P. Simon, provincial du Portugal; en ce temps-là, en effet, il n'y avait pas encore de provincial pour l'Inde, et on croyait que le P. François Xavier se trouvait loin de l'Inde.

Le P. Antoine Gomez, lui-même, commença à prêcher avec grande ardeur à l'édification des auditeurs. Ce qu'il fit le jour même où il porta en grande pompe à l'église du collège la tête d'une des onze mille vierges, (la relique qu'il avait apportée avec lui) en présence du gouverneur de Goa, de l'évêque et de toute la noblesse. Cette cérémonie suscita parmi le peuple une grande émotion.

302. En ces jours-là le P. Gaspar était malade. Le P. Antoine Gomez lui ayant rendu visite lui dit, pour le consoler, de recouvrer vite la santé, car il avait décidé de charger ses épaules d'une croix. Le lendemain le P. Gaspar alla trouver le P. Antoine, lui dit qu'il avait déjà recouvré la santé, comme il lui avait annoncé, et se déclara prêt à faire tout ce qu'il ordonnerait. Or il arriva qu'à ce moment-là le Gouverneur de l'Inde (ce qu'il a coutume de faire quand le blé est cher ou qu'il ne peut payer la solde de ses soldats) préparait un repas pour un grand nombre de personnes: beaucoup venaient manger, d'autres

regarder. Antoine Gomez demanda au P. Gaspar s'il lui semblait utile, pour la gloire de Dieu, de prêcher devant cet auditoire de gens qui mangent ou qui regardent. Le Père Gaspar approuva le projet. On lui ordonna de préparer un sermon pour le dimanche suivant. Gaspar demanda qu'on lui permit de commencer dès le vendredi. Accompagné de Côme de Torrès (qui était entré dans la Compagnie à Goa) et d'un autre frère, de race malabare, il alla vers les tables où cinq à six cents hommes étaient rassemblés, et il commença à dire à quelques-uns qu'il désirait les voir s'approcher de la table du Seigneur après s'être confessés. Les convives étonnés et se demandant ce qu'il voulait, Gaspar saisit l'occasion et commença à crier à haute voix : "Venez à moi vous tous qui êtes dans le labeur et la peine."Cette innovation rendit les convives plus étonnés et plus attentifs. Le P. Gaspar continua à prêcher de telle façon qu'on déclarait qu'on n'avait jamais si bien prêché en Inde. Il promit à la fin de son sermon de leur offrir le lundi, le jeudi et le vendredi une meilleure nourriture que celle du gouverneur, à savoir la Parole de Dieu. Etonnés, mais aussi profondément émus et fort édifiés, ils assistèrent aux autres sermons; ils se confessèrent, ce qui accrut à la fois le travail et la consolation des Pères. Dans d'autres églises également on prêchait les mêmes jours et parfois il arrivait qu'on passât tout le jour à des sermons de toutes sortes en différents endroits de la ville.

A la prison, il amena tous les détenus à la confession et à réciter les litanies chaque nuit ; il chargea l'un d'eux de blâmer publiquement les blasphèmes et autres fautes extérieures. En peu de jours de nombreuses restitutions furent accomplies; beaucoup changèrent de dispositions envers les autres après avoir entendu la parole de Dieu; l'un offrait tous ses biens pour que le P. Gaspar en disposât et

allât trouver les pauvres pour les convertir; un autre se disait prêt à subir les peines les plus cruelles pour expier ses péchés, un autre encore, brûlant d'amour de Dieu, se montrait prêt à faire tout ce qu'il pourrait en son honneur; quelqu'un déclarait qu'il commençait seulement alors à être chrétien et il se flagellait durement; d'autres sentiments admirables se manifestaient dans des hommes qui jadis s'étaient profondément souillés dans les péchés.

303. Parmi ceux qui écoutaient le Père Gaspar prêcher dans la prison, il y avait un homme qui, parmi les païens, était le premier par la noblesse et les richesses. On l'appelait Chrisman. On avait parlé de lui au P. Gaspar et celui-ci désirait sonder ses dispositions de plus près. Il le rencontra accompagné de beaucoup de brahmanes et d'autres personnes; il parla longuement avec lui de sa loi; de la nôtre aussi, en l'illustrant de raisons naturelles et de comparaisons adaptées. Et comme il rencontrait assez souvent ce personnage, il lui demanda à lui et à ses compagnons de réfléchir à ce qu'il leur avait dit et de prier Dieu d'éclairer leur esprit pour connaître la vérité. Le fils de Chrisman en riait, mais non pas son père qui, après deux jours, fit savoir au Père Antoine Gomez qu'il voulait recevoir le baptême du Christ. On pria dans notre collège pour que Dieu confirmât ce qu'il avait commencé; on alla ensuite trouver Chrisman. Il se donna tout entier au P. Antoine Gomez, lui demanda le baptême en le priant de l'aider à parvenir au salut. Il affirmait que quoique détenu dans la prison, ce n'était en aucune façon mû par le désir de la liberté qu'il agissait ainsi et qu'il tenait à satisfaire à la justice. Le P. Antoine Gomez alla trouver le gouverneur de l'Inde et obtint de lui qu'on libérât

Chrisman. Conduit au collège, Chrisman apprit en huit jours ce qui était nécessaire pour le baptême. Entre-temps le Père Antoine Gomez envoya trois des Nôtres, et autant de collégiens des îles Canaries pour leur servir d'interprètes, afin qu'ils s'efforcent d'amener à la religion du Christ quelques-uns des païens. Parmi les Nôtres qui avaient été choisis, il y avait le Père Gaspar. Trois païens embrassèrent la foi du Christ. Parmi eux le neveu de Lucho et un homme de condition. Lucho, lui, avait déjà été converti. Le baptême de ces catéchumènes fut célébré dans notre collège de Goa au cours d'une messe solennelle, précédée d'un sermon. Le Gouverneur et l'évêque de Goa servirent de parrains. Lucho prit le nom de Lucas de Saa et son épouse, celui d'Isabelle. Le neveu reçut le nom d'Antoine. Montés sur des chevaux, ils furent conduits à l'église accompagnés de toute la noblesse chrétienne et en même temps de nombreux brahmanes. On avait décoré la voie publique avec des palmiers; et toute la semaine le baptême fut fêté, dans la reconnaissance à la gloire de Dieu. On disait chez les païens que le père s'étant fait chrétien, les fils l'imiteraient. Lucas lui-même affirmait qu'il amènerait à la foi chrétienne plus d'hommes qu'il n'avait de cheveux sur la tête. Ainsi on conçut grand espoir de convertir toute l'île. Le Gouverneur combla de grands honneurs ce nouveau chrétien. Parmi les privilèges et exemptions qu'il lui concéda, il lui accorda la dignité de Tanador qui est là-bas l'une des plus gra,des. Ce Lucas, quand il était païen, avait pour rente annuelle 60.000 pièces d'or. Il était très bienfaisant pour les Portugais et généreux au point que, pour le moindre service, il donnait 1000 pièces d'or. Dans ses aumônes aux pauvres il était très large. On pensa que cette générosité l'avait disposé à recevoir de Dieu, de préférence à beaucoup d'autres, le bienfait de la foi chrétienne. Après la conversion de ce prince, chaque jour on accueillait des catéchumènes et les Nôtres commencèrent à leur administrer

le baptême. A la maison, le nouveau Recteur Antoine Gomez exerçait les Nôtres par toutes sortes d'actes d'humilité et d'abnégation; entre autres choses, il ordonna au P. Gaspar de chercher un jeune homme noble qui était le frère du Duc d'Alvarez et qu'on appelait André Carvaglio et de l'amener à la Compagnie. Ce que celui-ci accomplit. Comme il était occupé aux Exercices, le Duc de Cephala alla trouver le jeune homme et celui-ci lui dit entre autres choses qu'il ne donnerait pas une heure passée dans notre Compagnie pour tout l'or du monde. A son exemple, beaucoup d'autres nobles furent excités à la ferveur. Le P. Antoine Gomez ordonna au P. Antoine Melchior Gonzalez de lui amener un autre jeune homme noble appelé Jacques Lobo. Ce fut aussitôt fait. Trois autres nobles suivirent les deux premiers et près de vingt autres avaient un désir enflammé de faire de même.

304. A ce moment une rumeur se répandit : le Père François Xavier aurait été cruellement mis à mort. Cette rumeur, qui était fausse, fit voir quelle bienveillance et dévotion toute la ville avait pour lui. Il y en avait qui se déclaraient prêts à aller chercher son corps et vouloir faire en sorte qu'on le canonisât, même si, pour cela, il fallait dépenser 30.000 ducats. On rapportait différents miracles qu'il avait fait (lui-même les cachait). Mais bientôt deux des Nôtres, venant du cap Comorin, rapportèrent qu'il était sain et sauf.

305. Au commencement de l'année, le P. François, dont nous venons de parler, arriva à Cochin, le célèbre port de l'Inde. De là il écrivit au Père Ignace. Il lui disait qu'il lui semblait opportun de nommer quelqu'un qui aurait la charge de tous les Nôtres en Inde. On n'avait pas encore en effet

créé de province pour l'Inde. Le P. Antoine Gomez n'était pas alors arrivé, et il avait reçu son autorité du P. Simon et non du Père Ignace lui-même. Dans ses lettres le P. François souhaitait vivre lui-même sous l'obéissance, mais il estimait p a r ailleurs avec raison que l'homme qui serait préposé à l'Inde devrait être doté de Dieu de grands talents. Il demandait aussi qu'on envoyât plusieurs prédicateurs pour chacune des garnisons portugaises et qu' ils exercent leur ministère les dimanches et jours de fête, le matin, auprès des Portugais, à midi auprès de leurs serviteurs et servantes, des affranchis et des néophytes, en exposant les articles de la foi. Un jour pendant la semaine, on devrait prêcher aux femmes et aux filles les mêmes articles de la foi et parler des sacrements de confession et de communion. Ceux qui ne seraient pas prédicateurs et qui devraient résider chez les païens devraient être tels qu'ils puissent être envoyés seuls ou deux par deux, partout où il y avait du travail : aux Moluques, en Chine, à Bogo, au Japon. Il ajoutait qu'il fallait donner aux prêtres la faculté de donner le sacrement de Confirmation, étant donné qu'à cette époque il n'y avait pour toute l'Inde qu'un seul évêque, celui de Goa. Quant à ce qu'on avait un jour demandé que le temps du carême fût changé, il affirmait que l'expérience lui avait appris que ce n'était pas absolument nécessaire, étant donné que les Portugais résidaient dans des localités de l'Orient où l'époque de l'hiver varie; il valait donc mieux ne rien changer.

François Xavier disait aussi qu'il avait le projet d'envoyer quelques missionnaires au Japon, ou d'y aller lui-même; parmi ceux qu'il avait envoyés aux Moluques, il avait désigné le Père Jean de Beira comme supérieur des autres compagnons; il pensait, disait-il, faire de même dans la province maritime de Comorin et partout où il y avait plusieurs des

Nôtres. Je ne veux pas oublier de signaler que le même François écrivait au Père Simon; il désirait, lui disait-il, obtenir du Roi de Portugalcette bonne chose que, chaque jour pendant un quart d'heure, il demandât à Dieu de bien comprendre cette sentence: *A quoi sert à l'homme de gagner le monde entier s'il doit y perdre son âme ?* Qu'il songeât que l'heure de sa mort était plus proche qu'il ne croyait. Il ajoutait qu'il était nécessaire que le roi ordonnât sérieusement au Gouverneur de l'Inde de faire en sorte que la religion du Christ progressât dans l'Inde, que la foi du Christ entrât dans l'île de Ceylan, qu'augmentât le nombre des chrétiens à Comorin, qu'il eût soin dans ce but d'utiliser les bons offices d'hommes religieux. Que le roi fasse le serment, ajoutait-il, que si les Gouverneurs ne déchargeaient pas sa conscience en christianisant beaucoup de païens, il les ferait jeter dans les fers quand ils rentreraient à Lisbonne, et qu'il confisquerait leurs biens. Si le roi faisait ce serment et y était fidèle, à brève échéance tous deviendraient chrétiens dans ces régions, et non autrement; que si le roi confiait le soin de la conversion de l'Inde à un autre qu'à son gouverneur, ce mandat serait sans efficacité.

306. Au mois d'octobre, le P. François avait quitté Goa pour Comorin, comme nous l'avons dit, et les chrétiens de cette province le reçurent avec la plus grande joie. Ils couvraient d'étoffe les chemins où il allait passer et le portaient sur leurs bras à l'église; de Comorin François partir revoir les Goanais; de là il irait à Cochin pour y préparer son départ pour le Japon qui aurait lieu l'année suivante.

307. Il y avait à Goa à cette époque un Japonais du nom de Paul (de Sainte Foi). Il écrivit au Père Ignace, lui racontant sa vocation à la religion du Christ, lui disant son désir et son espoir d'amener par la grâce du Christ les Japonais à la religion du Christ

et réclamant avec instance ses prières et celles des autres de la Compagnie pour le succès de ses projets.

308. Le Père Nicolas Lancillote fut libéré de sa charge de recteur du collège de Goa. Il rendît grâce au Père Ignace de l'avoir admis au nombre des coadjuteurs spirituels; il avait reçu à cet effet des lettres patentes comme aussi pour d'autres Pères : Paul, Cyprien, Antoine Criminale. Ces quatre Pères furent les quatre premiers en Inde à être admis dans la Compagnie au degré de coadjuteur spirituel.

309. Le P. Ignace avait statué que les Nôtres en Inde voyageraient deux par deux, qu'ils ne parcoureraient pas seuls les diverses provinces: cela pour leur assurer consolation et aide spirituelle; mais Xavier disait qu'il était très difficile d'observer cette prescription. Il y avait une telle pénurie de personnel dans cette très vaste moisson indienne qu' il faudrait souhaiter que chacun se partage en quatre afin de pouvoir être utile à un plus grand nombre; la consolation et l'aide spirituelle qu'on trouve dans un compagnon pouvait être suppléée par la prudence et l'intense exercice de la vertu. Cependant, il ne parut pas bon au P. Ignace de révoquer ce qu' il avait décidé. Quant au Père Antoine Gomez, que le Père Simon avait envoyé comme supérieur pour tous, le Père Nicolas avait déjà senti dès son arrivée, qu'il avait reçu de Dieu plus de talent pour prêcher et entendre les confessions, que pour gouverner; ce que les évènements manifestèrent dans la suite. Cependant, comme il avait acquis une grande autorité grâce à ses dons de prédicateur, Jean Côme qui avait la charge du collège de Goa, lui transmit toute l'autorité en matière spirituelle et temporelle.

Antoine, encore sans expérience de la région et du tempérament indien, instaura une nouvelle forde gouvernement. Il exigea qu'à l'imitation du collège de Coïmbre la jeunesse de dix nations fut réunie - parmi lesquelles on pouvait se demander quelle était la plus barbare. En dehors du collège cependant les sermons réguliers et les autres exercices de piété qu'Antoine lui-même et le Père Gaspar, son compagnon, accomplissaient avec soin recueillirent de grands fruits.

310. Cette année-là, pour l'île de Socotora,qui est située dans la région de la mer rouge, dont nous avons parlé, le P. Cyprien fut désigné avec deux autres compagnons. Le Père François Pérez, avec un compagnon, fut envoyé à Malacca. A Bazaine, où le roi du Portugal voulait qu'on fonde un collège, fut envoyé le P. Melchior Gonzalez. C'est le P. Antoine Gomez qui fut l'instigateur de ce projet. Il estimait très nécessaire ces collèges pour recueillir un fruit plus abondant dans le champ de l'Inde; dans ces collèges, il pensait aussi qu'en ces collèges, non seulement des indiens, mais aussi des *ouvriers* de notre Compagnie devaient être formés. Le Père Nicolas Lancillote avait refusé cette fondation parce qu'il y avait très peu d'ouvriers apostoliques de notre Compagnie pour remplir de si nombreuses fonctions. Mais cette année, pas mal des Nôtres avaient été envoyés du Portugal. Les religieux franciscains à qui, à cause de notre refus, cette charge avait été confiée, faisaient pression pour que les Nôtres assument cette charge (elle ne semblait pas leur convenir). Avec l'approbation du P. François Xavier et de l'évêque de Goa, le Père Melchior se réndit donc à Bazaine et les Franciscains lui laissèrent la charge du collège. La cité de Bazaine est placée dans une contrée très fertile qui abonde en vivres, comme le riz et le

froment et aussi en étoffes. Antoine Gomez écrivit cependant qu'il fallait traiter avec le roi pour que dorénavant il donnât aux Nôtres le collège et les rentes comme il l'avait décidé autrefois quand les Nôtres avaient refusé cette fondation.

311. La "bonne odeur" de ceux qui, cette année, avaient abordé à Goa se répandit si loin en Inde que même des gens de Dio et de Bazaine vinrent pour se confesser aux Nôtres. Les jeunes Indiens qui, à cette époque, étaient éduqués au collège étaient au nombre de 90 environ. Ils étaient d'âges différents. Le collège avait une rente de près de quinze cents pièces d'or. Jadis cette somme était versée aux temples des idoles (on les appelle *pagodes*). Lors de la fondation du collège elle lui fut attribuée. Le roi du Portugal y ajouta 500 autres pièces d'or prélevées sur ses revenus personnels ; en outre, chaque année mille autres, provenant de ceux qu'on nomme *Lascharines* et autant encore des dons faits par les païens et les mahométans au Gouverneur étaient portés au compte du collège. Quoique les denrées ne fussent pas aussi bon marché à Goa qu'à Bazaine, pas mal et des Nôtres et des indigènes pouvaient être nourris grâce à ces ressources. Mais Antoine supportait mal cette situation. Sans doute parmi les indigènes il y en avait qui étaient bien doués et inclinés au bien, mais il les considérait comme incapables de comprendre les valeurs spirituelles. Et les choses en arrivèrent au point qu'il songea à renvoyer peu à peu les indigènes du collège et à les placer dans des emplois ou services auprès des chrétiens. Cependant, tant que le Père François Xavier resta aux Indes, on ne fit rien en ce sens.

312. Cette année, on commença à traiter de la fondation d'un collège à Coulam et d'un autre à Cochin:

François Xavier les inaugura l'année suivante.

313. Quoique le Père François Xavier parlât fort peu peu de ce qu'il faisait, selon toute vraisemblance par humilité, les gens de l'extérieur chez qui il séjournait et les Nôtres qu'il instruisait par l'exemple et la parole et qu'il animait dans leur travail apostolique, écrivent tant de choses qu'on peut facilement saisir l'influence très grande qu' il avait en Inde et la grande édification qu'il laissait partout où il passait. Aussi les laïques estimaient-ils comme un grand don de Dieu de jouir de ses entretiens et de son amitié. Le Père rendait grâce à Dieu avec une si tendre affection quand il constatait les progrès de la Compagnie en écoutant parler ceux qui venaient d'Europe, que lui-même avait les yeux pleins de larmes et qu'il provoquait les mêmes pleurs de dévotion chez ses frères. Il avait si souvent à la bouche le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et celui de la Sainte Trinité que l'on comprenait facilement que ces noms débordaient de son coeur. Il avait coutume de dire souvent à ses frères : "o frères, mes compagnons, combien nous avons un Dieu meilleur que nous ne pensons" et il les excitait à lui rendre grâce pour les bienfaits qu'il accordait à la Compagnie. On laisse entendre que le Seigneur accomplissait par lui des choses admirables, mais on déclare qu'il n'est pas permis de les révéler.

314. Dans la province maritime qu'on nomme Comorin, quatre prêtres séjournaient. Trois autres compagnons, sans être dans les ordres sacrés, servaient le Christ. Le chef du groupe était le Père Antoine Criminale, élu par les autres,- élection approuvée par François Xavier. Sa sainteté de vie produisait beaucoup d'édification, non seulement chez les Nôtres, mais aussi chez les autres tant portugais

qu'indigènes. Son travail était grand et très efficace. Il parcourait toutes les localités de chrétiens, visitait les Nôtres, s'intéressait à leurs ministères, s'entretenait avec les gens du pays. Tout cela avec le plus grand soin. Il apprit la langue de la province, le malabar, grâce à un labeur acharné. Il pouvait le lire et l'écrire, ce qui n'est pas facile.

315. Dans la même contrée, travaillaient le Père François Enriquez et le Père Balthasar Nuñez, mais bien loin du Père Henri Enriquez. A chacun était confié la charge de nombreuses localités. Ainsi le P. Cyprien, déjà âgé, avant qu'il ne s'en allât à la fin de l'année à Socotora, dut travailler comme un jeune dans une moisson si grande.

Emmanuel de Morales rendit les meilleurs services aux habitants de Comorin. Tant que de nombreuses localités lui furent confiées, il se porta bien, bien qu'il travaillât beaucoup, mais quand pour remplacer un missionnaire indigène, il fut envoyé ailleurs où il était moins occupé, il commença à ne plus se bien porter. Henri Enriquez pense que cela arriva parce que, au milieu des labeurs, Dieu a coutume de donner des consolations spirituelles et, plus le travail et les occupations sont grands, plus le Seigneur donne de forces spirituelles et corporelles. Le même Henri Enriquez ajoute que la consolation spirituelle pour celui qui travaille au salut du prochain est si grande qu'il lui semble que si Dieu lui laissait le choix : ou monter au ciel tout de suite ou travailler encore quelque temps dans cette province à aider les âmes, il travaillerait avec joie encore quelque temps à la gloire de Dieu et répondrait : "Permets, Seigneur, que je travaille encore quelque temps ici à ton service". Cependant ce n'est pas à cause des consolations, mais pour imiter le Christ crucifié dans

ses labeurs et afflictions qu'il faut aller dans ces régions. François Adam faisait aussi oeuvre très utile pour les hommes et les femmes et son souci de servir Dieu fut fort approuvé par le Père François quand il alla le visiter. Au commencement les enfants venaient deux fois par jour pour apprendre le catéchisme ; dans la suite, il fut décidé que les filles viendraient le matin et les garçons l'après-midi ; dans chaque localité un indigène enseignait le catéchisme, un autre avait la charge d'appeler aux leçons les auditeurs ; ils suivaient la manière d'enseigner que le Père François leur avait apprise et ils utilisaient sa traduction du catéchisme en langue malabar. Les femmes, dans cette province, venaient à l'église le samedi; les hommes le dimanche, pour apprendre le catéchisme ; les veuves et les vieilles femmes venaient un autre jour de la semaine qu'on leur avait désigné ; en effet, auparavant, elles avaient rarement l'habitude de venir avec les autres ; au catéchisme on ajoutait une exhortation pour fournir ces peuplades de raisons multiples de se libérer de l'attachement qu'elles portaient à leurs idoles.

On décida aussi que les dimanches, après le retour des maîtres à la maison, les servantes se rendraient à l'église, car auparavant elles n'y venaient pas. Quand un enfant venait au monde, aussitôt on signalait aux Nôtres cette naissance ; si un enfant non encore baptisé tombait malade, on accourait en hâte chez les Nôtres ; quand quelqu'un de plus âgé tombait malade, on appelait les Nôtres pour qu'ils prient pour eux. Les indigènes amenaient aussi des enfants à l'église pour qu'on les bénît ; ils offraient des aumônes, mais les Nôtres les refusaient et leur disaient de les donner aux pauvres, ce qui les édifiait grandement. Il en arrivait autrement avec les prêtres des idoles qui ne leur disaient rien avant d'avoir reçu

leur argent. Arranger leurs disputes qui étaient fréquentes n'était pas une petite affaire.

316. Aussi longtemps que le P. Henri Enriquez eut un interprète pour la langue malabar, il ne put l'apprendre lui-même. Mais quand celui-ci l'eut abandonné, alors qu'il gardait la charge de nombreuses localités, il s'appliqua nuit et jour à l'étude de la langue et il fut si bien aidé par Dieu à vaincre sa difficulté, qu'il pensât même composer une méthode qui pût aider les autres à l'apprendre. Quand les indigènes l'entendirent parler leur langue, ils ne pouvaient assez admirer qu'en si peu de temps il l'eut apprise ; en constatant qu'il utilisait si distinctement les formes de conjugaison après seulement cinq mois d'étude, alors qu'eux-mêmes, après autant d'années, ne parvenaient à dire que quelques mots de portugais et de manière peu distincte, en le voyant, bien plus, écrire leur langue, ils crurent qu'il avait reçu de Dieu ce talent. Il commença à prêcher sans interprète à l'église. Il s'aperçut alors que les interprètes ne remplissaient pas bien leur fonction, car lorsqu'on disait une chose, ils en comprenaient une autre. Le Père François Xavier revenant à Comorin après avoir été aux Moluques donna à trois prêtres malabares une explication assez étendue de chacun des articles de foi pour qu'ils les traduisent dans leur langue. Lorsqu'ils eurent achevé cette traduction, il ordonna qu'elle soit lue dans toutes les églises de la côte. Henri Enriquez l'entendit avec grande consolation là où il se trouvait et fit en sorte qu'elle fût transcrite dans nos caractères afin que chacun des Nôtres pût la lire dans une graphie qui lui fût familière. Le Père François libéra le Père Henri du soin des autres localités, ne lui en laissant qu' une ou deux afin qu'il achevât le plus rapidement

et le mieux possible la grammaire de cette langue et qu'on puisse se passer d'interprètes. Lorsque le Père Henri commença à comprendre ce que les païens ont coutume de raconter dans leur langue, il conçut l'idée d'écrire contre ces fables, afin de convaincre ces gens par de solides raisons qu'on les avait trompés. Il confirmerait ainsi la foi des chrétiens et du même coup il ferait connaître leurs erreurs aux gentils qui rendaient aux démons et aux pierres le culte qui est dû au Dieu tout-puissant. Le Père invitait même cent ou deux cents brahmes à une rencontre ; c'étaient des vieillards avec lesquels, lui jeune encore, voulait discuter et qu'il prétendait convaincre d'erreur. S'ils désiraient éprouver la vériter de notre foi et la fausseté de la religion qu'ils suivaient, qu'ils allument un grand bûcher, leur proposait-il, et qu'ils y entrent avec lui. Le feu les brûlerait, lui-même en sortirait sain et sauf. Il affirmait qu'il était prêt à se prêter à cette épreuve à condition que, de leur côté, ils promettent de devenir tous chrétiens si l'épreuve tournait de la façon qu'il avait dite.

317. En expliquant les articles de foi, il lui arriva de dire à ses auditeurs que s'ils croyaient vraiment au Christ Dieu fait homme, et s'ils rencontraient un homme possédé du démon et qu'ils ordonnent à l'esprit du mal, au nom du Christ et du vrai Dieu, de sortir de cet homme, il sortirait. Un chrétien qui avait entendu ce propos et qui discutait avec un yogi, offrit de chasser le démon au nom du Christ, ce que le yogi ne pouvait faire. On remarqua que les démons, depuis que la foi du Christ avait été embrassée par beaucoup, cessèrent pour une large part de leur faire du mal ; auparavant, c'est à peine si l'on osait se risquer seul en mer parce-qu'entre les barques des pêcheurs on voyait les barques de feu des démons. Mais après qu'ils furent

devenus chrétiens, les indigènes ne voyaient plus rien. Sur les païens de ces régions, les démons exercent une grande tyrannie. Ils forcent les hommes à les adorer et s'ils n'offrent pas de l'argent, de nombreux béliers dont ils boivent le sang et d'autres choses qu'ils demandent, ils les menacent de mort et d'autres malheurs ; aussi ces malheureux adorent-ils les démons et leur donnent-ils tout ce qu'ils demandent. Pour libérer les chrétiens de la terreur des démons, le Père Henri leur promettait que si les démons les tourmentaient, il les expulserait par des paroles de notre foi, c'est-à-dire par des exorcismes, ce que tous les brahmes ensemble et les yogi ne pouvaient faire.

318. Parmi ces païens, on trouvait des hommes qui, par leurs connaissances et leur probité de vie, surpassaient de loin tous les autres. Ils ne rendaient pas de culte aux démons,ne fréquentaient pas les pagodes, mais ils honoraient un seul Dieu. Ils comprenaient que les croyances populaires ne sont qu'imaginations. Le Père Henri en a connu un familièrement qui avait grande réputation de sagesse et de probité chez les païens; il avait démoli beaucoup de pagodes; il avait appris à faire ainsi d'un chef païen qui adorait un seul Dieu et avait les idoles en abomination. Il affirmait que, par cet homme, il avait appris la chute du premier père de tous qui avait été trompé par le démon ; mais il mêlait le vrai et le faux dans son récit. Les païens, en particulier les brahmanes, faisaient grand cas de ce sage et l'aimaient. Il les blâmait de distinguer jours fastes et néfastes, et d'initier les gens au culte des idoles ; les brahmanes lui répondaient qu'ils ne pouvaient se laisser mourir de faim, que s'ils ne faisaient pas comme les autres ils n'auraient plus à manger ; ils le priaient aussi de ne pas révéler leurs fraudes aux gens du peuple.

Mais lui ne tenait pas compte de leur requête. Il réprimanda quelquefois les chrétiens néophytes quand il remarquait qu'ils n'obéissaient pas à leur maître (c'était François Xavier) et les exhortait à suivre ses conseils ; quand il constatait qu'un d'entre eux tombait dans l'erreur, il le rapportait au Père Henri ; et quoiqu'il ne fût pas chrétien, il avait de très bonnes moeurs. Un jour Henri lui demanda, entre autres choses, ce qu'il pensait des païens qui semblaient vivre bien en ce qui concerne les moeurs et si, à leur mort, ils étaient admis au paradis ou jetés en enfer, il lui répondit : personne de ceux qui fréquentent les pagodes n'ira au ciel, et il répondait avec la même sagesse à toutes questions.

319. Dans une localité où Henri séjournait, il arriva qu'un païen, en passant devant une pagode se prosterna. Des enfants chrétiens, l'ayant vu, prirent des pierres, envahirent la pagode et cassèrent le nez de l'idole. Le païen alla se plaindre auprès de leur maître. Ces enfants et ces jeunes gens, s'ils voyaient les plus âgés agir de façon qui leur semblait mauvaise, en avertissaient tout de suite le P. Henri. Ce qui faisait surtout l'admiration des gens, c'est que nous ne recevions absolument rien pour nos ministères et que nous cherchions seulement le salut des âmes. Et pour qu'on comprenne la foi de nos néophytes, j'ajouterai ce trait : dans un village quelqu'un était malade ; un chrétien alla le voir, il lui mit un chapelet au cou, comme c'était sa coutume en priant. Dieu voulu récompenser leur confiance en rendant la santé au malade. Cette histoire se répandit en ville et quand quelqu'un tombait malade, on allait aussitôt demander ce rosaire de prière: si quelques-uns promettaient de l'argent, on en riait et on le donnait gratis.

320. Un enfant éduqué au collège de Goa était chez Henri Enriquez. Il avait été pris par les Sarrazins et conduit à la mosquée pour y adorer Mahomet et on le pressait de renier la foi du Christ. Mais il répondit qu'on pouvait le tuer si on voulait, qu'il supporterait la mort par amour du Christ. La Divine Bonté voulut qu'on ne le tuât point; mais on lui mit des entraves aux pieds avec lesquelles il lui fallait marcher. Peu de jours après, un chef vint avec son armée dans la ville, tua beaucoup de monde et incendia la cité. L'enfant en profita pour s'échapper et parvint chez le Père Henri. Il lui raconta qu'il y avait beaucoup d'esclaves des Portugais dans cette agglomération ; quoiqu'ils se fussent sauvés de chez leurs maîtres, ils gardaient cependant la foi du Christ. C'est eux qui l'avaient encouragé à ne pas abandonner la foi du Christ. Comme l'un d'entre eux, au service d'un prince païen, avait été tué, les autres esclaves chrétiens, voulant l'enterrer selon nos rites, fléchirent les genoux, prièrent pour le repos de son âme, à la grande admiration des païens qui assistaient étonnés, l'ensevelirent et mirent sur lui une croix. Quelques-uns de ces esclaves allè rent trouver le Père François Xavier et lui demandèrent d'obtenir pour eux de ne pas être punis parce qu'ils avaient fui et de pouvoir vivre libres parmi les chrétiens.

321. Sur l'étendue de la province maritime de Comorin, on estimait cette année à plus de 200.000 le nombre des chrétiens ; ils habitaient en de nombreuses localités sur un espace d'environ 70 lieues, au bord de la mer ; c'est ce qui explique que les Nôtres s'étaient séparés les uns des autres ; comme il y avait des chrétiens sous la domination de plusieurs rois païens et que ceux-ci se faisaient parfois la guerre, les Nôtres qui désiraient les pacifier avaient pas mal de travail.

Emmanuel de Morales qui, ainsi qu'il l'écrit, s'efforça de secourir quelques chrétiens, fut vendu comme esclave aux ennemis par quelques faux amis, mais, grâce à Dieu, il parvint à s'échapper. Les aliments qu'on utilise dans cette région sont le riz, le froment, le lait, le beurre, le poisson et la volaille ; il n'y a qu'une seule monnaie qu'on nomme *fanaum* et vaut les deux tiers d'une pièce d'argent que nous appelons *reale*. Pour un seul *fanaum* on peut acheter trois grosses poules. Le figuier en plusieurs endroits donne des fruits toute l'année ; ils ont beaucoup de noix de coco et d'autres fruits du même genre qu'ils nomment *canna* et qui contiennent beaucoup d'eau que l'on peut boire sans dommage. Tous les indigènes - hommes et femmes - vont presque nus : ils n'ont pour tout vêtement qu'un morceau d'étoffe qui couvre le corps sous le nombril ; les enfants de moins de dix ans n'ont aucun vêtement. L'air est salubre et l'habitation de tous les chrétiens se situe sur le rivage même de la mer ; les temples des idoles sont très grands et construits en marbre. Ils contiennent des représentations figurées de boeufs, d'éléphants, de singes et d'autres animaux. Il existe aussi de petits temples moins riches. Ce sont les brahmanes qui ont la charge de ces temples. Ils prétendent que les idoles qui les ornent mangent et qu'elles ordonnent de leur préparer des mets à grands frais. Ils montrent les plats fumants à leurs idoles et se nourrissent eux-mêmes avec leurs familles des mets offerts.

322. Il existe un autre genre d'hommes qu'on nomme yogi, qui font profession de pauvreté, vivent d'aumônes et, parce qu'ils font cela librement, sont considérés comme des saints. Ces yogis ont leur roi. Plus ils sont vêtus pauvrement, plus ils sont considérés comme saints. Ils portent des vêtements faits de pièces et de morceaux. Les

brahmanes, officiellement, s'abstiennent de viande et d'animaux à sang chaud, mais en cachette ils mangent aussi de la viande ; ils ont autant de femmes qu'ils veulent : ils disent qu'elles sont au service des idoles et ainsi ils abusent des femmes de premier rang. Aussi, c'est à bon droit que ceux qui gardent un certain sens de ce qui est convenable méprisent leurs fraudes et leurs crimes. Des plus grandes villes de la province il faut signaler la ville de Tuticorin. Il y a encore une autre grande ville : Punicale ; le P. Henri a la charge de ces deux villes ; il doit aussi visiter d'autres localités et donner une certaine attention à celles dont des prêtres indigènes ont la ch arge ordinaire. Des Nôtres qui - l'année passée ou cette année-ci - sont arrivés en Inde ont reçu la charge de plusieurs autres localités. C'est le Père François Xavier qui les leur assigna ; on l'appelait le grand Père, car il avait soin de tous.

323. Entre-temps à Malaca, que, nous l'avons dit, on appelait autrefois Chersonèse, deux des Nôtres étaient venus résider. Car, en avril, le P. François Xavier, après être revenu en Inde, avait envoyé là le Père Perez avec pour compagnon Rocho de Oliveira.

Parvenus le 26 mai à Malaca, ils furent reçus avec grande reconnaissance par un groupe d'hommes qui, sur un petit bateau, s'avancèrent jusqu'à l'endroit où le navire s'était arrêté, les amenèrent à Malaca et leur offrirent un gîte proche de l'hôpital de la Miséricorde. Et le vicaire de l'évêque, ainsi que les clercs, allaient les visiter avec grande joie. Ce fut alors la première fois que les Nôtres, encore peu nombreux, commencèrent à avoir un domicile stable à Malaca. Aussitôt Rocho de Oliveira commença à enseigner à la jeunesse à lire et écrire et aussi à prier. Dans l'office de la Vierge et le

petit livre de doctrine chrétienne laissé par le Père François, et dans les vies des saints, il enseignait l'art de lire et en même temps il apprenait à ses auditeurs les rudiments de la religion chrétienne illustrés d'exemples. Il commença aussi à enseigner la grammaire à des fils de Portugais ; 180 se rassemblèrent en peu de temps. Nés d'une mère païenne, leur père étant peu soucieux de leur éducation, ces jeunes gens - qu'on appelait métis - avaient le plus grand besoin de doctrine et d'éducation, tout comme les autres fils de néophytes indigènes. Les sarazins et les païens n'étaient pas peu étonnés en voyant que les Nôtres, n'étaient pas venus de pays si lointains pour chercher de l'or et des pierres précieuses, mais pour le salut des hommes et qu'ils ne travaillaient que dans ce but. Le Père Fr. Perez prêchait les dimanches et jours de fête, le matin, pour les Portugais ; l'après-midi pour leurs fils et leurs serviteurs, pour les chrétiens néophytes auxquels il enseignait aussi chaque jour le catéchisme pendant une heure et demie ou deux heures, selon la méthode et avec les explications que le Père François Xavier avait laissées par écrit. Ainsi le catéchisme se répandit si loin que, dans chaque maison et dans toute la ville, les cantiques exposant la doctrine résonnaient à la louange de Dieu. Dans une maison qui servait d'infirmerie et qui n'avait que des revenus médiocres, les Nôtres suivant les prescriptions du Père Xavier, célébraient le saint sacrifice le mercredi ; et aux malades pauvres de l'hôpital de la ville ils administraient les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; une fois par semaine ils y célébraient la messe ; ainsi ils avaient toujours du travail continu à remplir les ministères habituels de la Compagnie, et ils les remplissaient avec grande consolation. Chaque dimanche beaucoup s'approchaient de la confession et de la communion et un plus grand nombre serait venu s'ils en avaient

eu le temps ou s'il y avait eu un prêtre de plus. Les dimanches, un prêtre célébrait le sacrifice de la messe où il allait prêcher et,la messe finie, il distribuait la communion. Ensuite il montait en chaire pour prêcher.

324. La ville de Malaca est un centre commercial renommé. Une foule d'hommes ont coutume de s'y rendre. Ils viennent non seulement des contrées de l'Inde, mais aussi du pays des Turcs, par la mer rouge : beaucoup d'hommes blancs et beaucoup de malabares qui sont de peau noirâtre comme les indigènes eux-mêmes. Quelques juifs prêchaient là les erreurs de leur secte à tous les autres : sarazins, arabes et perses. N'épargnant nulle peine, ne reculant devant aucun danger, ils causaient de graves dommages aux groupes des gentils et s'efforçaient de les détourner de nous qu'ils considéraient tout à fait comme des ennemis. Parmi les Juifs qui éétaient venus là, l'un d'eux, qui se disait romain, assistait aux sermons du Père Fr. Perez et allait le trouver parfois à la maison pour lui parler de la Bible. Rien ne lui semblait plus dur dans notre religion que de croire en un Dieu fait homme, flagellé et mort en croix. Mais comme le Père Fr. Perez, avec beaucoup d'affabilité, lui exposait nos raisons de croire, son coeur fut éclairé par le Seigneur. Comme François se trouvait dans l'église de l'hôpital de la Miséricorde, ce Juif entra dans l'église, prit de l'eau bénite, et les bras ouverts embrassa le Père Fr. Perez et lui fit connaître qu' il voulait devenir chrétien, qu'il reconnaissait la vérité de notre foi et les erreurs qui étaient les siennes. Pendant quatre ou cinq jours, il apprit les articles de la foi selon le texte que les Nôtres utilisaient là-bas, l'oraison dominicale, la salutation angélique, le Salve Regina, la confession générale et les dix commandements. Six ou sept de

ses domestiques suivirent son exemple et, en présence du Gouverneur, Chef de Malaca, Pierre de Sylva, d'autres nobles portugais et des hommes de premier rang de la ville, il reçut le sacrement de baptême. Ensuite il se rendit à Cochin, en Inde, pour convertir au christianisme le fils qu'il avait là-bas. Quelques personnes désiraient entrer dans la Compagnie. Ils semblaient bons candidats, on laissa au jugement du Père François Xavier la décision de les admettre. Entre-temps toutefois on les exerçait avec soin par les Exercices Spirituels et par des oeuvres de charité et d'humilité.

325. Avant d'envoyer des Nôtres à Malaca, le Père François Xavier se rendit chez le Gouverneur des Indes, Jean de Castro, à Bazaine, où il séjournait. Quoique le temps ne fut pas propice à la navigation et que les vents fussent contraires, il parvint à destination en peu de jours et fut reçu avec bienveillance par le Gouverneur et son armée.

On lui demanda de prêcher ; quoi qu'il fût très fatigué et qu'il n'ait pas eu le temps de se préparer, il remplit, grâce à Dieu, ce ministère de telle manière que le Gouverneur qui l'avait entendu avec grande consolation, lui demanda de ne pas quitter Goa cet hiver-là. Aussi retourna-t-il à Goa; et de là il envoya avec les lettres nécessaires le Père François Perez et Rocho de Oliveira, au nom du Seigneur, le 8 avril de Goa à Cochin et de là à Malaca. Goa est distant de Cochin de cent lieues, Malaca est à 500 lieues de Cochin. Malaca est située à deux degrés Nord de la ligne équinoxiale, il y pleut presque toute l'année. Les poètes et les philosophes se sont donc trompés qui ont dit que cette région était torride et inhabitable ; en aucun mois de l'année, à cause de l'abondance

de l'humidité, la verdure n'y fait défaut. Ceux qui naviguent vers la Chine et le Japon, doivent partir de Malaca ; c'est aussi la voie vers les Moluques, Banda, Pegou, Chiromandel et d'autres régions bien connues. Aussi abonde-t-elle en marchands et il faut des confesseurs érudits pour comprendre les complications des contrats et des intérêts usuraires et pour distinguer lèpre et lèpre. J'ai fait mention plus haut de la profession de foi dont les Nôtres, selon les directives du Père François Xavier, avaient coutume de se servir en Inde. En voici la teneur : "Je crois en Dieu, comme il sied à un bon chrétien, en la Très Sainte Trinité, le Père, le Fils et l'Esprit Saint, trois personnes, un seul Dieu. Je crois fermement, sans hésitation, tout ce que tient et croit la sainte Eglise Romaine, notre mère ; et je promets de vivre et de mourir dans la sainte foi catholique de Notre Seigneur Jésus Christ ; et maintenant, pour le moment où je serai mourant, si je ne puis parler alors, je confesse Notre Seigneur Jésus Christ de tout mon coeur." Cette profession de foi était exigée des catéchumènes et ils l'apprenaient par coeur. Voici comment se faisait le rassemblement de ceux qui apprenaient le catéchisme : Rocho de Oliveira, clochette à la main, allait à travers la ville et en quelques autres lieux en disant à la façon d'un héraut : "Chrétiens, envoyez vos fils et vos filles, vos serviteurs et vos servantes entendre la prédication de la sainte foi". La veille des fêtes, quelques enfants, ses disciples, allaient avec une semblable clochette, par les mêmes lieux en se servant des mêmes paroles.

Ce n'était pas seulement le symbole, le décalogue et les prières qu'on faisait connaître aux enfants, mais aussi la bénédiction de la table et

l'action de grâce, les péchés mortels et les vertus qui s'y opposent, la façon de se confesser et bien d'autres choses. On faisait cela de manière que les garçons et les filles, les hommes et les femmes les sachent par coeur.

326. Quoique cette année les Nôtres n'aient pas résidé à Cochin, ils y séjournèrent cependant quelque temps ; et par le travail de François Adam il advint, entre autres choses, qu'un homme de premier rang de race malabare, avec sa femme, ses enfants et toute sa maison se convertit au Christ ; d'autres oeuvres furent aussi accomplies en cette ville à la gloire de Dieu.

327. A la fin de l'année précédente, le Père Jean de Beira, avec le Père Nonnio Ribeiro et ses compagnons, étaient venus à Maluco. Le premier se rendit aux îles du More avec deux compagnons ; le second aux îles Amboines. Pendant les quatre mois durant lesquels les navires portugais ont coutume de faire escale, en attendant le temps propice à la navigation, il engendra par le baptême à l'Eglise près de six cents fils ; il visita les chrétiens, brisa les idoles des païens et il enseigna la doctrine de la religion chrétienne à ces peuples qui se trouvaient dans les plus profondes ténèbres ; les navires quittant la ville avec quelques portugais qui s'étaient joints à eux comme compagnons pour augmenter le nombre des fidèles ... (1) Mais touchant ces évènements, nous ne savons rien de plus pour cette année.

(1) La phrase n'est pas achevée dans le manuscrit.

Ici s'achève le volume in-quarto de la première partie du Chronicon. Suivra l'année 1549.